

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

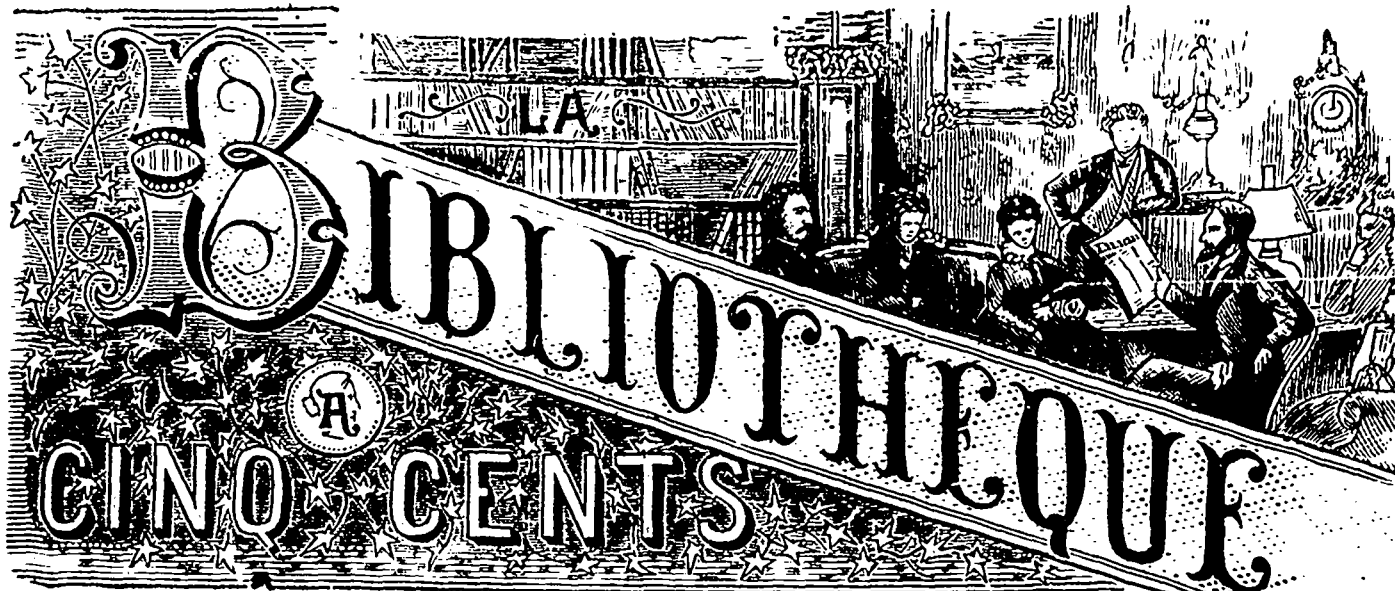
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |   |   |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur  |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées  |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence  |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents   | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure   | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible  |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc.. have been refilmed to ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc.. ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.   |   |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée par POIRIER, BESSETTE & C<sup>IE</sup>, 1540, rue Notre-Dame

Vol. III

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 7 JUILLET 1887

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 13

# LE SERMENT DE PAULA

Cinquième Série du MÉDECIN DES FOLLES, par Xavier de Montépin



Le crime est consommé.... Le vieillard tombe et meurt.... L'assassin sourit en jetant dans l'abîme le couteau.

# LE SERMENT DE PAULA

CINQUIÈME SÉRIE DU " MÉDECIN DES FOLLES "

## I

COMMENT CLAUDE MARTEAU ENTRA AU SERVICE DE FABRICE

Lorsque Fabrice arriva chez la loueuse de canots, Claude Marteau, debout et appuyé à un des montants de la porte, fumait sa courte pipe amplement culottée.

Du premier coup d'œil il reconnut le nouveau venu et, retirant sa pipe, il souleva son béret de marin pour saluer.

— Ah ! a. ! c'est vous, monsieur... se dit-il. Quel bon vent vous amène ? Je ne suppose point que vous veniez aujourd'hui par ici pour voir couper le cou à quelqu'un. Ça n'est pas tous les jours fête.

— Non, répliqua Fabrice, je viens à Melun exprès pour vous.

— Pour moi, répéta le matelot stupéfait.

— Parfaitement.

— Monsieur plaisante !

— Vous verrez bien que non... Mais choisissez d'abord un canot large et solide. Vous allez me conduire chez mademoiselle Baltus.

— Chez mademoiselle Baltus ! s'écria Claude, qui marchait de surprise en surprise.

— Sans doute... Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?...

— Rien du tout, bien sûr... La chère demoiselle est bien libre, si ça lui plaît de recevoir chez elle un beau garçon comme vous... mais...

— Mais, quoi ?

— Dame ! depuis l'assassinat de son frère elle ne recevait âme qui vive... et je ne croyais pas qu'elle avait fini son deuil. Mais ça ne me regarde point... Prenons-nous la *Belle Lisa*, monsieur ?... Vous la connaissez d'ailleurs... C'est une embarcation à gros ventre d'aplomb sur sa quille.

— Peut-elle contenir sans danger six personnes ?... demanda Fabrice.

— Six... huit... dix au besoin...

— Alors, va pour la *Belle Lisa*...

Claude se disait, en faisant jouer la serrure du cadenas qui maintenait la chaîne au poteau :

— Il me prend pour un imbécile, ce moderne-là ! Plus souvent que je vais croire qu'il vient à Melun exprès pour moi !... Ces Parisiens, faut toujours que ça se moque ! Va-t-il me *basiner* de questions comme l'autre jour ? Tâche, mon bonhomme ! tu n'en sauras pas plus long que je n'en veux dire... Embarquez, monsieur ! nous sommes parés ! ajouta-t-il tout haut en prenant les avirons.

Fabrice sauta dans l'embarcation et dit :

— Laissez le canot s'en aller au fil de l'eau. Il nous faut le temps de causer.

— Causer ? répéta le matelot en bourrant sa pipe. Ah ça ! ce n'est donc pas une *blague* ?

— Je vous ai déjà répondu que non, et vous allez en avoir la preuve.

Claude Marteau fit craquer une allumette sur le fond de son pantalon, alluma son *brûle-gueule* et répliqua :

— Eh bien, causez, monsieur... Je vous écoute...

— D'abord, vous plaisez-vous à Melun ? commença Fabrice.

— Dame ! il y a du pour et du contre... Vous savez, monsieur, ça ne vaut pas un beau trois-mâts en pleine mer, quand on ne voit que le ciel et l'eau... Ah ! fichtre, non !... il est vrai qu'en pleine mer ça manque de *mastroquets*... Mais à Melun on étouffe un peu, faute d'air... les rues sont trop étroites...

— Bref, continua Fabrice, vous n'avez pas pris racine ici de façon qu'on ne puisse vous en arracher ?...

— M'en arracher ? je ne dis ni oui ni non... il faudrait savoir pourquoi...

— Je vais préciser. J'ai un oncle qui arrive de New-York et qui est très riche...

— Un oncle d'Amérique, connu ! j'en ai fais mes compliments à monsieur...

— Cet oncle vient d'acheter une propriété sur les bords de la Seine ; il me laisse absolument libre de monter sa maison à ma guise. Or j'aime beaucoup le canotage... Je voudrais avoir trois ou quatre embarcations, et surtout un *yacht* ou un *sloop*.

— Fameuse idée ! C'est toujours agréable de se dire qu'on peut naviguer... Même sur une coquille de noix... Moi si l'eau me manquait, pas pour boire, par exemple, oh ! non ! mais pour filer dessus avec n'importe quoi, *you-you* ou *périssaire*, il me semble que j'avalerai ma gaffe...

— Vous comprenez, poursuivit Fabrice, que désirant une flottille, j'aie besoin d'avoir auprès de moi un homme du métier qui sache gréer un sloop et le gouverner...

— Parbleu !... Quand on n'est pas ferré là-dessus, on risque de boire la goutte de *ratafia de grenouilles* plus souvent qu'à son tour...

— Eh bien, Claude Marteau, voulez-vous entrer à mon service comme matelot ?

— Au service de monsieur ! moi ?

— Oui, vous, parbleu ! Je vous offre cent vingt-cinq francs par mois, la table et le logement, et vous serez exclusivement chargé des acquisitions à faire pour toutes les embarcations de la flottille... Réfléchissez et répondez...

— Tonnerre de Brest ! s'écria le matelot C'est assez souriant, ce que vous me proposez-là... Le logement, la table et cent vingt-cinq francs par mois, ça représente un joli capital...

— Acceptez-vous ? demanda Fabrice.

— Si j'accepte ? si j'accepte ?... répéta Claude Marteau en se grattant l'oreille. Est-ce à l'année que vous me prendriez, s'il vous plaît, ou seulement pendant la saison ?

À l'année, répondit le neveu de M. Delarivière ; j'ajoute que vous aurez à votre disposition un bateau plat, et que vous pourrez faire la pêche dans vos moments de loisir, si cela vous amuse, ce qui vous donnera de petits bénéfices à joindre à vos appointements.

— Ah ! oui, ça me connaît, la pêche ! J'y suis même un malin. Un épervier, des nasses, des verveux... ça devient de plus en plus souriant.

— Vous vous équiperez à mes frais, bien entendu... et si votre conduite est bonne, il ne tiendra qu'à vous de passer de longues années dans la maison de mon oncle.

— Eh bien, monsieur, c'est entendu, et je vous garantis qu'on n'aura rien à me reprocher...

— Alors, dès demain...

Claude Marteau se donna sur la tête un grand coup de poing et son visage s'assombrit.

— Minute, monsieur... dit-il, j'accepte, oui... mais ça dépend de l'endroit où vous m'emmenerez...

— A Neuilly...

— Dans quel département c'est-il, Neuilly ?...

— Dans le département de la Seine.

La figure du matelot s'allongea.

— Alors, monsieur, murmura-t-il, NI NI, c'est fini... Impossible... N'en parlons plus...

— Vous ne voulez pas venir à Neuilly ?

— Non, monsieur.

— Mais pourquoi ?

— Une idée à moi... et quand j'ai une idée dans la caboche ça tient ferme...

Fabrice sourit.

— Vous prétendez ne pas *vouloir* venir à Neuilly... reprit-il. Ce n'est pas exact... Il faudrait dire que vous ne *pouvez* pas...

Claude Marteau regarda d'un air stupéfait son interlocuteur.

— Et je sais ce qui vous en empêche... continua ce dernier...

—Vous savez ?

—Tout. Le séjour dans le département de la Seine vous est interdit parce que vous êtes sous la surveillance de la haute police.

—Ah ! monsieur, taisez-vous, je vous en supplie ! s'écria le matelot rougissant et pâlisant tour à tour. Pour l'amour de Dieu, ne parlez pas de cela !

—Rassurez-vous, personne ne peut nous entendre, et je vous garderai le secret.

—Mais, monsieur, qui vous a dit !

—Que vous aviez été condamné à cinq ans de reclusion pour vol. Peu importe... Je suis d'avis, moi, qu'une faute, quelle qu'elle soit, se rachète par le repentir et par une conduite irréprochable, et que le devoir de tout honnête homme est de tendre la main au coupable repentant. Les difficultés qui motivent votre refus peuvent s'aplanir ; d'ici à quarante huit heures, j'aurai obtenu pour vous un permis de séjour dans le département de la Seine, et je me ferai votre répondant.

—Ainsi, monsieur, balbutia Claude Marteau les yeux pleins de larmes, vous connaissiez ma condamnation... vous deviez croire que j'étais un misérable, et vous êtes venu à moi tout de même...

—Je suis venu, convaincu qu'un grand changement s'était fait en vous...

—Ah ! monsieur, je ne suis pas un malhonnête homme... Si vous saviez quel était ce vol pour lequel on m'a condamné... Je serais mort plutôt que de toucher à une somme d'argent... J'avais pris un pain, monsieur... rien qu'un pain, je vous le jure... D'ailleurs le jugement existe... lisez-le... vous verrez que je n'ai pas menti...

—Le code militaire est inexorable, je le sais et je l'ai prouvé... La faute était commise, il fallait la punir, mais je suis loin de vous mépriser, et ma démarche vous le prouve...

—C'est vrai, monsieur, et puisque vous vous chargez d'avoir le permis de séjour, j'accepte plutôt cent fois qu'une... et je vous remercie du fond du cœur. Je suis un ignorant... Je ne sais pas bien parler, mais demandez-moi de me jeter dans le feu pour vous, ou de me faire couper en quatre morceaux... vous verrez si j'hésite ! Ah ! vous êtes un vrai homme...

L'émotion du marin était évidemment sincère. L'ombre d'un doute ne pouvait s'élever sur sa bonne foi.

Fabrice, tout en se disant qu'il venait de s'assurer le dévouement absolu de Claude Marteau, tira son portefeuille et traça quelques mots sur une carte de visite.

—Vous savez lire ? demanda-t-il ensuite au batelier.

—Oui, monsieur.

—Prenez cette carte, et, dès que vous aurez reçu votre autorisation, venez à l'adresse que je viens d'écrire. Je vous installerai aussitôt.

—Bien, monsieur.

—Et prenez ceci en même temps... ajouta Fabrice qui joignit à sa carte deux billets de cent francs.

—Ces billets de banque ? balbutia Claude ébahi, pourquoi faire ?

—Pour vous vêtir convenablement... Vous devez avoir besoin de beaucoup de choses...

—Dame !... il est sûr et certain que je manque un peu de linge...

—A votre arrivée à Neuilly je vous remettrai l'argent nécessaire pour acheter les embarcations... Je m'en rapporterai à votre goût pour le choix des modèles... Je tiens essentiellement à posséder dans ma flottille un yacht ou un sloop fin voilier.

Les yeux du matelot étincelèrent.

—Ça me connaît, monsieur ! dit-il. Soyez tranquille, vous serez content...

—J'y compte... Maintenant une recommandation...

Claude Marteau prit un air attentif.

—Inutile de dire à qui que ce soit, continua Fabrice, que je m'occupe de vous et que je vous emmène à Paris. La moindre indiscretion à ce sujet pourrait m'empêcher d'obtenir le

permis de séjour... Je vous recommande le silence, dans votre intérêt...

Je serai muet comme un poisson.

—C'est bien... Nous voici presque en face de la villa... Pronez les avirons et nagez vigoureusement, car ces dames doivent être impatientes...

Le matelot rayonnant aborda en quelques coups d'aviron, à la minute précise où Paula et ses hôtes, ayant vu venir l'embarcation, sortaient de la grille.

Les dames s'étaient munies d'ombrelles et les hommes de larges chapeaux de paille.

Paula en avait pris un pour Fabrice, à qui cette attention délicate parut à bon droit significative.

Tout le monde s'embarqua.

Claude Marteau gagna le large et rama lentement.

—Tonnerre de Brest ! se disait-il en pensant à Fabrice. Oui, ce particulier là est un vrai homme ! Moi qui le prenait l'autre jour pour un sornois et pour un pas grand-chose de bon ! Ça prouve bien que je suis une fichue bête ! Mais, as pas peur ! on lui revaudra ça... Si jamais je me grise, je veux ne plus boire que de l'eau jusqu'à la fin de ma vie !

Le canot glissait entre les doux rives vertes et fleuries au-dessus desquelles se montraient les blés naissants, émaillés de bluets, de marguerites et de coquelicots.

Les haies, les prés, les arbres, tout était en fleur.

—Mes amis, disait Jacques Lefebvre, voilà ce que j'appelle la campagne. Mettez des squares dans tous les coins de Paris, embellissez le bois de Boulogne, le bois de Vincennes, faites des parcs, plantez des arbres, creusez des rivières et des lacs, jamais vous n'obtiendrez l'air pur, l'aspect pittoresque, la grandeur vivifiante de la vraie campagne que le bon Dieu tout seul a pris soin d'arranger...

Edmée témoigna le désir de faire un bouquet.

Le canot aborda. Les promeneurs descendirent, et, au risque de se voir chercher noise par quelque garde champêtre malencontreux, foulèrent le tapis d'émeraudes des belles pelouses qui s'étendaient à perte de vue.

Fabrice avait offert son bras à mademoiselle Baltus, et tous deux marchaient en silence, un peu à l'écart, s'absorbant ou tout au moins paraissant s'absorber dans la contemplation du paysage.

Était-ce bien la contemplation de la nature qui les rendait silencieux ?

Nous croyons, nous que Fabrice pensait au passé plein de ténèbres et de sang, à l'avenir plein de lumière et d'or, et que Paula pensait à Fabrice.

Le grand lévrier Fox les suivait la tête basse.

Le neveu de M. Delarivière fut le premier à rompre le silence.

—Ah ! murmura-t-il tout à coup d'une voix qu'il sut rendre tremblante, M. Lefebvre a mille fois raison !... Que la campagne est belle !... Comme on serait heureux de vivre ici, loin du monde, au milieu de ces champs fleuris et de ces eaux limpides, n'entendant que le bruit de deux cœurs qui battent l'un près de l'autre et l'un pour l'autre...

Paula, très émue, leva sur Fabrice ses grands yeux empreints d'une indéfinissable langueur.

—Aimeriez-vous vraiment une telle existence ? demanda-t-elle.

—Ah ! de toute mon âme !

—Oui, pendant quelques jours peut-être, mais pour qui-conque est habitué à la vie de plaisir, la fatigue résulte vite de la solitude...

—J'ai parlé de la solitude à deux...

—On se lasse aussi de celle-là... Un jour vient où le monde oublié reprend ses droits et s'impose de nouveau...

—Jamais répliqua Fabrice avec feu.

Paula Baltus secca la tête.

## II

## LE SERMENT

—Doutez-vous donc ? demanda le jeune homme.

—Non de votre bonne foi, répliqua mademoiselle Baltus, mais de la persistance du bel enthousiasme qui vous anime en ce moment... L'aspect enchanteur de la nature qui nous entoure vous exalte aujourd'hui... Demain sans doute le Paris bruyant et joyeux vous aura reconquis tout entier.

—Ah ! murmura Fabrice, que vous me jugez mal !

—En êtes-vous bien sûr ? fit la jeune fille en souriant.

—Ne croyez-vous donc pas qu'une heure puisse suffire pour modifier un homme ?

—Je crois que c'est possible, mais qu'il faut à ce changement des motifs plus sérieux qu'un paysage entrevu et admiré.

—Si ces motifs existaient pour moi, que répondriez-vous ?..

—Ne les connaissant pas, que pourrais-je répondre ?..

—Et, poursuivit Fabrice avec chaleur, si je vous disais franchement, loyalement, que cette métamorphose de mon âme, c'est à vous qu'elle est due tout entière ?.. Si j'ajoutais qu'en vous voyant j'ai compris pour la première fois le vide de mon cœur et le néant des joies mondaines où l'on gaspille follement les plus belles années de sa jeunesse ?.. Si je balbutiais enfin à vos pieds : " Paula, je vous aime, ou plutôt je vous adore... En vous je mets tout mon espoir, tout mon bon heur, tout mon avenir... me repousseriez-vous ? "

Étonnée, tremblante et joyeuse, mademoiselle Baltus, les yeux baissés, les joues en feu, avait écouté Fabrice avec un trouble plein de ravissement.

Elle se taisait.

—Me repousseriez-vous ? répéta le jeune homme. C'est à genoux que je vous supplie de répondre...

—Ainsi, balbutia Paula d'une voix faible comme un souffle, ainsi, vous m'aimez...

—Ah ! plus que ma vie, car sans vous je ne pourrais vivre.

—Mais vous me connaissez à peine...

—Je vous connais assez pour m'être donné sans réserve et pour vous appartenir à jamais... Ne savez-vous pas qu'il suffit d'un regard pour embraser un cœur, comme il suffit d'une étincelle pour allumer un incendie ?..

—Je sais qu'on l'affirme...

—Refusez-vous de le croire ?..

Paula fit un signe négatif.

—Vous ne doutez point de mon amour ? reprit vivement Fabrice.

—Puis-je vous accuser de mensonge ?.. Je n'en ai pas le droit.

—Et vous, Paula, m'aimerez-vous aussi ? poursuivit le jeune homme d'un ton suppliant et passionné. M'aimerez-vous comme je vous aime ?..

Mademoiselle Baltus voulut parler, mais pendant quelques secondes son émotion profonde, les battements désordonnés de son cœur, arrêtaient les mots sur ses lèvres.

Enfin elle répliqua, mais si bas que Fabrice devina ses paroles plutôt qu'il ne les entendit :

—Je vous répondrai avant ce soir. . .

—Pourquoi pas à l'instant ? s'écria Fabrice.

—Avant ce soir... répéta Paula en tendant la main à son interlocuteur, qui la pressa contre ses lèvres avec une telle ardeur que la jeune fille rougit et pâlit tour à tour.

En ce moment Edmée, portant dans ses bras un gigantesque bouquet, ou plutôt une véritable botte de fleurs des champs, rejoignit son cousin et mademoiselle Baltus et interrompit l'entretien, qui d'ailleurs ne pouvait se prolonger.

Nos trois personnages firent halte pour attendre Maurice Delarivière et M. et Mme Lefebvre.

Claude Marteau avait suivi le chenal, abandonnant son embarcation au fil de l'eau et donnant de temps à autre un coup d'aviron en sens inverse afin d'empêcher la *Belle Lisa* de filer trop vite

Fabrice lui fit un signe.

Il accosta la berge. Les promeneurs se réinstallèrent dans la chaloupe.

—Descendons-nous encore, sans vous commander, messieurs et dames ? demanda le matelot. . .

—Non, fit Paula, il est temps de remonter.

La *Belle Lisa* vira de bord et prit le chemin de la villa.

Il me semble que la réussite est complète, pensa Fabrice, et que la réponse de ce soir ne peut être douteuse... Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

Paula, silencieuse, semblait préoccupée.

Madame Lefebvre la crut souffrante et la questionna.

—Je vais à merveille, répondit la jeune fille en souriant, et si je vous parais absorbée, c'est que je combine un plan superbe.

—Lequel chère mignonne ?

—Vous allez voir. . .

Puis, s'adressant à Claude, Paula continua :

—Batelier ?..

—Mademoiselle, fit le matelot en ôtant son béret.

—Combien nous faudra-t-il de temps pour descendre de Melun au barrage de Seineport, en canot ?

—Pas plus d'une heure, mademoiselle.

—Et pour aller de Seineport à Cesson en voiture ?

—A peu près vingt-cinq minutes.

—Alors tout pourra se faire comme je le désire.

—Que désirez-vous donc ? demanda Jacques Lefebvre.

—Vous conduire après dîner jusqu'à Seineport en canot, de Seineport à Cesson en voiture... vous y prendrez le train, et j'aurai passé avec vous une heure et demie de plus... Je suppose qu'on accepte ?..

—Je le crois bien ! répondit on à l'unanimité.

—Ce sera charmant !..

—Alors, c'est entendu, poursuivit mademoiselle Baltus. Nous dînerons à six heures !.. Le batelier viendra nous prendre à huit heures, et j'enverrai une voiture nous attendre à Seineport.

On battit des mains.

—Vous entendez, batelier, chez moi, à huit heures. . .

—Je serai exact, mademoiselle.

Le courant de la Seine, aux environs de Melun n'est pas bien rapide, et Claude Marteau maniait vigoureusement les avirons.

On arriva vite.

—Avant et après déjeuner, ma chère Paula, dit Jacques Lefebvre, nous avons parcouru votre parc, mais j'avoue que *le plus curieux* des banquiers, ce sont vos expressions, désirerait fort visiter votre charmante villa dans ses moindres détails...

—Je vais vous en faire les honneurs, répliqua la jeune fille.

Ne partageant que dans une certaine mesure la curiosité de Jacques Lefebvre, nous ne rejoindrons la maîtresse du logis et ses hôtes qu'au moment où après avoir parcouru les nombreuses pièces d'un intérieur confortable et plein d'un luxe artistique, ils arrivèrent à la porte de l'appartement qui avait été celui de Frédéric Baltus.

Sur le seuil de la chambre à coucher Paula s'arrêta, et pendant une seconde parut indécise, puis elle se décida à ouvrir et fit entrer les visiteurs dans la pièce que nous connaissons déjà.

Nous avons vu la jeune fille pleurer et prier devant l'image de Frédéric, et faire un serment terrible au commencement de la nuit qui précédait l'exécution du condamné de Melun.

La lampe d'argent, toujours allumée, jetait sa lueur blafarde au milieu des demi-ténèbres que les lourds rideaux abaissés entretenaient même en plein jour.

—C'est la chambre du mort ! dit Paula d'une voix sombre.

Fabrice, malgré le prodigieux empire sur lui-même dont il avait donné tant de preuves, tressaillit et changea de visage, mais l'obscurité mal combattue ne permettait pas de voir sa pâleur.

La jeune fille ajouta :

Prions pour mon frère assassiné...

Elle traversa la pièce et marcha jusqu'au grand portrait suspendu dans l'un des panneaux.

Le visage énergique et fier de Frédéric Baltus émergeait de la toile avec un cachet frappant de réalité. Il semblait vivre.

—Paula s'agenouilla en joignant les mains.

Edmée et madame Lefebvre suivirent son exemple. Les hommes s'inclinèrent.

Fabrice, dominé par une émotion terrible, sentit une sueur froide mouiller ses tempes.

Immuable, tremblant, en proie à une bizarre hallucination, il lui semblait que le portrait de sa victime, animé tout à coup, allait descendre de son cadre, s'avancer vers lui, menaçant et lui crier :

—Assassin, que viens tu faire ici ?

Il frissonnait.

Mademoiselle Baltus se releva.

Si, à cette minute, elle avait regardé Fabrice attentivement, d'étranges soupçons se seraient éveillés dans son esprit. Le trouble du jeune homme, sa pâleur livide, son attitude éfarée, auraient été des révélations...

Mais Paula s'absorbait tout entière dans la pensée que ses lèvres allaient exprimer.

—Monsieur Fabrice, dit-elle avec une lenteur solennelle, j'ai promis de répondre avant ce soir à la question que vous m'adressiez il y a une heure...

—C'est à l'instant, c'est en face du portrait de mon frère que je vais tenir ma promesse... Vous m'avez dit que vous m'aimiez, vous m'avez demandé si je vous aimais et si je consentais à vous donner ma vie ! Eh bien, oui, je vous aime, oui, je serai votre femme, mais seulement le jour où la lampe funèbre qui brûle sur nos têtes sera éteinte, car ce jour-là j'aurai atteint le vrai meurtrier... ce jour-là, j'aurai vengé mon frère...

### III

#### RETOUR A PARIS

Les paroles de Paula produisirent une sensation profonde. Tous les auditeurs de sa déclaration solennelle et inattendue tressaillirent.

La jeune fille ajouta, en tendant la main à Fabrice :

—Vous savez maintenant ce que j'ai résolu... Ma décision est inébranlable... Consentez-vous à attendre ?...

Fabrice n'avait plus besoin désormais de cacher un trouble qui s'expliquait d'une façon toute naturelle.

Il saisit la main de Paula, la pressa contre ses lèvres et s'écria :

—Si j'attendrai ? Ah ! vous n'en doutez pas ! Sûr de votre tendresse, et soutenu par l'espérance, j'attendrais sans me lasser jusqu'à l'heure de ma mort ! Mais je hâterai, je vous le jure, la jour de mon bonheur en unissant mes efforts aux vôtres, et, si le meurtrier de votre frère existe, nous le trouverons ensemble !...

—Merci, Fabrice ! murmura la jeune fille en enveloppant d'un regard chargé d'amour ce ui qui désormais était son fiancé. Merci !...

Le grand lévrier, debout dans un angle de la chambre, fixait sur les deux acteurs de cette scène ses prunelles animées d'une intelligence presque humaine.

Il poussa un gémissement sourd.

—Silence, Fox ? commanda Paula.

Le noble animal vint en rampant se coucher à ses pieds et lui lécha les mains.

Mademoiselle Baltus se tourna de nouveau vers le portrait.

—Tu as entendu, mon frère bien aimé, dit-elle, nous sommes deux à présents pour te venger !...

Puis, s'appuyant sur le bras du jeune homme, elle sortit de la chambre avec ses hôtes...

—Vaines paroles ! pensait Fabrice. J'ai juré, moi, qu'elle m'appartiendrait, et ce sera bientôt...

De son côté Jacques Lefebvre murmurait à l'oreille de sa femme :

—Tout cela, c'est très dramatique, mais je parie qu'avant trois mois nous irons à la noce...

Une nouvelle promenade dans le parc suivit la visite de l'intérieur du logis et se prolongea jusqu'au moment où la cloche annonça l'heure du dîner.

Edmée, songeant à Georges, envia un peu le bonheur de sa nouvelle et déjà bien chère au... mais elle avait foi dans l'avenir.

M. Delarivière éprouvait une joie profonde de l'heureuse fortune de son neveu.

Le dîner fut incomparablement plus gai que le repas du matin, et le temps avait passé comme un éclair quand le valet de chambre annonça que Claude Marteau venait d'arriver avec la *Belle Lisa*.

On prit place dans l'embarcation.

Edmée emportait non seulement sa corbe de fleurs des champs, mais un splendide bouquet de roses coupées dans les serres de Paula.

La soirée était magnifique et déjà tiède, quoique la saison fût peu avancée.

A l'horizon, dans le ciel pur, la lune se levait ronde et large, comme un grand bouclier d'argent.

Un voyage sur la rivière, en de telles conditions, réalisait un rêve adorable.

Mademoiselle Baltus s'était assise à l'arrière à côté de Fabrice et lui parlait tout bas.

A chaque instant les cheveux de Paula, soulevés par la brise, effleuraient le front et les joues du jeune homme.

Le contact de cette chevelure soyeuse et parfumée ressemblait à une caresse, faisait tressaillir Fabrice et mettait dans ses veines des laves ardentes au lieu de sang.

Fox, couché aux pieds de sa maîtresse, la regardait d'un œil crantif et triste qui devenait farouche en se fixant sur le cousin d'Edmée.

Celle-ci se montrait depuis le départ d'une gaieté quasi-enfantine.

—Maintenant, dit-elle tout à coup, il me tarde que la prédiction de M. Lefebvre s'accomplisse.

—Quelle prédiction, chère mignonne ? demanda Paula.

—Celle où M. Lefebvre affirmait que je serais une demoiselle d'honneur très gentille... Je crois qu'il ne se trompait guère...

Mademoiselle Baltus ne répondit pas et serra la main de Fabrice.

Un grand silence régna pendant quelques minutes dans l'embarcation.

On n'attendait plus que le bruit cadencé des avirons, et au loin, affaibli par la distance, la chanson d'un couple amoureux perdu dans les sentiers agrestes.

—Est-ce que vous dormez, là-bas ? demanda brusquement Jacques Lefebvre qui guettait en vain le chuchotement des voix de Fabrice et de Paula.

—Non, cher banquier, nous ne dormons pas... répondit la jeune fille.

—Que faites-vous, alors ?

—Nous rêvons tout éveillés.

On atteignit le barrage de Seineport.

Paula voulait faire atterrir la chaloupe.

—C'est inutile, mademoiselle... lui dit Claude Marteau... Le dimanche, les écluses sont ouvertes... Nous descendrons jusqu'au village.

On passa l'écluse, on longea le merveilleux jardin d'une grande propriété qu'habitait tout récemment encore une des gloires de l'industrie française, Marinoni, l'inventeur de ces machines sans rivales, grâce auxquelles le *Petit Journal* tire chaque jour en quelques heures plus de six cent mille exemplaires.

On aborda.

La voiture envoyée par mademoiselle Baltus attendait depuis longtemps déjà à l'endroit désigné.

Une demi-heure plus tard nos personnages arrivaient à la

gare de Cesson, deux ou trois minutes avant le départ du train.

—Le moment est venu de nous séparer... dit Paula à ses hôtes. J'en serais profondément triste si je n'avais mieux que l'espérance de vous revoir bientôt.

—Oui, certes, chère enfant, à bientôt ! répliqua Jacques Lefebvre. C'est notre plus vif désir à tous.

—Est-ce le vôtre aussi, Fabrice ? murmura la jeune fille à l'oreille de son fiancé, qui répondit tout bas :

—Loin de vous pourrai-je vivre ? Vous savez bien que non.

Les feux rouges de la locomotive devenaient visibles. On entendait siffler la vapeur.

Mademoiselle Baltus embrassa tendrement Edmée et madame Lefebvre, tendit son front aux lèvres de Fabrice et serra la main de Jacques Lefebvre et de M. Delarivière en répétant :

—A bientôt, mes amis... à bientôt !...

Le train arrivait en gare.

Les hôtes de Paula s'installèrent dans un compartiment, tandis que la jeune fille remontait dans sa voiture avec Fox.

De part et d'autre le retour au logis s'effectua sans encombre et même sans accident.

Le lendemain, après déjeuner, Fabrice fit atteler le *cob* au poney-chaîné dont il comptait se servir habituellement et, accompagné d'un groom, il prit le chemin du quai des Orfèvres.

A la suite de l'incendie de la Préfecture de police, en 1871, les bureaux ont été transférés dans la caserne qui fait face au nouvel Hôtel-Dieu.

Fabrice franchit le seuil de ces bâtiments neufs et se trouva bientôt complètement égaré au milieu d'un dédale d'escaliers.

Il arrêta au passage un garçon de bureau et lui dit :

—Pouvez-vous m'indiquer le bureau de M. D... ?

—Oui, monsieur... La deuxième subdivision... au bout du couloir, en face de vous...

—Grand merci...

Le jeune homme suivit l'indication qu'il venait de recevoir et lut sur une vitre dépolie ces mots en lettres noires : 2<sup>e</sup> SUBDIVISION, CHEF DE BUREAU.

Il poussa la porte et entra.

Dans une petite pièce servant d'antichambre au cabinet du chef, un huissier assis feuilletait des dossiers.

En entendant Fabrice, il leva la tête.

—Monsieur demande ?

—Si M. D... est visible.

—Pour affaire de service ?

—Non, pour affaire particulière...

—M. D... est fort occupé en ce moment, et je ne sais...

—J'ai l'honneur d'être connu personnellement de lui, interrompit Fabrice. Veuillez lui faire remettre ma carte...

L'huissier prit la carte et se glissa dans le cabinet, en ayant soin de n'entrebâiller la porte que le moins possible.

Il parut presque aussitôt, et cette fois il ouvrit la porte entière en disant :

—Entrez, monsieur.

Le chef de bureau était un homme d'environ cinquante ans, décoré, grand et mince, d'une tournure distinguée, d'une figure avenante et fine.

Il avait été l'ami du père de Fabrice et témoignait habituellement au jeune homme beaucoup de bienveillance.

En ce moment, seul avec son secrétaire, il étudiait minutieusement des dossiers et des fiches rangés sur une longue table recouverte de drap vert.

Il tendit la main à Fabrice.

—Soyez le bienvenu, cher monsieur Leclère ! lui dit-il sans se lever, quel bon vent vous amène ?

—Je viens vous demander un service...

—Réclamez-vous le tête-à-tête ?

—Nullement.

—Dans ce cas mon secrétaire peut rester. Prenez ce fauteuil et expliquez-vous...

## IV

## A LA PRÉFECTURE DE POLICE

Fabrice s'assit.

—Que puis-je pour vous ? fit le chef de bureau.

—Vous savez que j'ai un oncle... riche banquier à New-York... commença le visiteur.

—M. Delarivière, je pense...

—Lui-même. Il s'établit en France et vient d'acheter une propriété à Neuilly, sur les bords de la Seine. Désireux d'avoir quelques embarcations de promenade, il souhaite attacher à sa maison un homme bien au fait du métier de marin...

—D'eau douce... interrompit M. D... en riant.

—Précisément... Or on m'a recommandé un ancien matelot qui habite Melun et sur lequel je me suis renseigné... Les informations, quant au présent, sont satisfaisantes, mais il y a un point noir dans le passé...

—Il s'agit peut-être d'un marin ayant subi une condamnation ?

—Oui, une condamnation très grave qui le met sous la surveillance de la haute police.

—Ah ! diable !

—La ville de Melun lui est assignée comme résidence ; il ne peut donc s'journer à Paris sans une permission spéciale.

—Vous désireriez obtenir pour lui cette permission ?

—Oui, monsieur.

—En quelle année l'homme a-t-il été condamné ?

—En 1865.

—A quelle peine ?

—A cinq années de réclusion.

—Pour quel fait ?

—Pour vol...

—Ah ! diable !... répéta le chef de bureau.

—Ce malheureux avait volé un pain... se hâta d'ajouter Fabrice.

—Le code militaire est impitoyable... fit M. D... Mais s'il ne l'était pas, que deviendrait la discipline ?

Le neveu de M. Delarivière continua :

—Au bout de deux ans et demi l'homme fut gracié en raison de sa conduite irréprochable en prison...

—C'est une bonne note... Depuis qu'il a obtenu sa grâce a-t-il toujours habité Melun ?...

—Toujours...

—Il n'a donné lieu à aucune plainte ?

—Je l'affirme.

—Que fait-il en ce moment ?

—Il est employé comme batelier chez une brave femme qui loue des canots, la veuve Gallet...

—Bien... Je puis, sur votre demande, accorder à cet homme un permis de séjour dans le département de la Seine, et je le ferai, mais à deux conditions.

—Lesquelles ?

—C'est que vous vous engagerez à lui procurer du travail pendant un temps déterminé, et que votre oncle ou vous vous répondez de lui.

—Je m'engage à subvenir à tous ses besoins pendant deux années au minimum, et je me porte garant de sa conduite au nom de mon oncle et en mon nom personnel.

—C'est au mieux... L'administration a tout intérêt à faciliter l'existence de ces pauvres gens, égarés mais non pervertis, qu'un moment de faiblesse a rendus criminels... Nous les aidons le plus possible quand nous croyons sincère leur retour au bien... Nous évitons qu'on connaisse leur passé et qu'on s'en serve pour les lapider ; mais les récidivistes ne nous inspirent aucune pitié et sont l'objet de nos légitimes suspicions... Vous aurez, mon cher monsieur Leclère, l'autorisation que vous souhaitez...

—Merci, mille fois. L'aurai-je bientôt ?

—Votre protégé recevra son permis dans deux ou trois jours. Veuillez me donner ses nom et prénoms, afin que j'en voie prendre au ministère de la marine sa feuille matricule.

—Je puis vous éviter cette peine, Fabrico tira de son carnet le relevé des états de services et des punitions de Claude Marteau, qu'il devait à la complaisance de son ami le lieutenant, et il le présenta au chef de bureau.

Ce dernier jeta les yeux sur la feuille et la tendit au secrétaire en lui disant :

—Monsieur Clavier, vous écrirez aujourd'hui même au préfet de Melun en le priant de donner un passeport à destination de Paris au nommé Claude Marteau... Le préfet fera appeler votre protégé, cher monsieur Leclère, et on le mettra au courant des formalités à remplir. Vers la fin de la semaine le ci-devant matelot pourra se mettre à la tête des équipages nautiques de votre oncle.

—Merci de nouveau, cher monsieur D... vous êtes l'homme le plus charmant qu'il y ait au monde !

—Tout à votre disposition.

Fabrico serra la main du chef de bureau et, certain désormais que les choses marchaient au gré de ses désirs, il quitta la Préfecture de police, remonta dans son poney-chaire, prit par les quais le chemin d'Auteuil.

Il allait à la maison de santé de Frantz Rittner.

—Eh bien, demanda le docteur, tout s'est-il bien passé, hier, à Melun ?

—Le mieux du monde et même au delà de mes espérances..

—Mademoiselle Baltus s'est montrée bienveillante ?

—Elle m'adore et je suis son fiancé officiel.

—Déjà !

Oui, cher ami... Seulement il s'est produit un incident très dramatique et du plus grand effet... Paula, devant ses hôtes et en face du portrait de Frédéric, a fait le serment de n'être ma femme qu'après avoir livré à l'échafaud le meurtrier de son frère...

Frantz Rittner eut un mauvais rire.

—*Der Teufel!* s'écria-t-il. Si Paula tenait son serment, ça vous gênerait pour le mariage, savez-vous ! Il vous faudrait venir à la mairie et à l'église votre tête à la main, comme l'épouseur décapité de jo ne sais quelle ballade allemande.

—Brrr ! répliqua Fabrico en riant aussi, mais d'une façon visiblement contrainte, ne plaisantez pas ainsi ! Cela donne le frisson...

—Par bonheur, reprit Frantz, il dépend de vous d'isoler et d'enfermer si bien la jeune fille dans son amour qu'elle oublie le reste du monde, y compris Frédéric, pour ne penser qu'à vous... et c'est à quoi, sans doute, vous ne manquerez pas.

—Je n'aurai garde ! Autre chose, cher docteur... Comment va notre folle ?

—Le mieux se soutient. Le calme persiste. La folie, loin de devenir furieuse, ainsi qu'on pouvait le craindre au début, se change en une mélancolie douce. Ah ! si nous n'avions pas de sérieux motifs pour empêcher votre tante de la main gauche de recouvrer la raison et, par conséquent la mémoire, je ferais une belle cure!... Malheureusement il n'y faut point songer.

—Avez-vous vu René Jancelyn ? demanda Fabrico.

—Non... pas depuis le soir où vous êtes venu nous rejoindre chez Brébant... On n'entend plus parler de lui... Il ne donne aucun signe de vie... Entre nous, je crois qu'il a peur et qu'il songe à s'expatrier...

—Il ne me déplairait nullement de le savoir à cinq cents lieues d'ici, répliqua Fabrico ; son incurable manie de surcharger les chèques, sans modération et sans prudence, finira par nous créer de nouveaux et effroyables embarras. C'est bien assez de l'affaire Baltus... Si nous nous en tirons, comme je l'espère, nous l'aurons échappé belle...

—Et le batelier de Melun, qu'en faites-vous ?

—Je le tiens... Il n'est plus à craindre.

On vint prévenir Frantz Rittner que des visiteurs l'attendaient au parloir, et le jeune homme, quittant la maison de santé d'Auteuil, traversa le bois de Boulogne pour regagner Neuilly.

Laurent stationnait dans la rue, près de la grille ouverte, allant et venant de long en large.

—Ah ! monsieur Fabrico, s'écria-t-il, enfin vous voici ! Depuis plus d'une heure je suis là en faction... Monsieur votre oncle vous a réclamé trois fois... Il désire que vous montiez chez lui tout en arrivant... Il semble sur des charbons ardents... Ne perdez pas une minute...

Quand on a dans sa vie des mystères d'iniquité, tout devient sujet d'inquiétude, aussi ce fut avec une véritable angoisse que le neveu de M. Delarivière demanda :

—Que se passe-t-il donc ?

—Un employé du *Grand-Hôtel* est venu apporter à monsieur votre oncle une lettre arrivée ce matin pour lui d'un très lointain pays... Je n'en sais pas plus long...

Cette réponse rassura Fabrico.

La lettre, venant de loin, ne pouvait renfermer sur son compte aucune révélation dangereuse.

Deux secondes plus tard, le cob faisait halte au bas du porron ; Fabrico jetait les guides au groom et se rendait à l'appartement de M. Delarivière.

Ce dernier se promenait dans sa chambre à coucher avec tous les symptômes d'une vive agitation.

—Vous m'avez demandé, cher oncle?... fit le jeune homme en entrant.

—Oui, j'avais hâte de le voir.

—J'arrive d'Auteuil, et je vous apporte des nouvelles relativement très bonnes... La guérison devient certaine... Ce n'est plus qu'une question de temps.

—Dieu soit loué ! s'écria M. Delarivière.

—J'ai voulu vous dire cela tout d'abord... reprit Fabrico. Apprenez-moi maintenant le motif de votre impatience...

—J'ai reçu ce matin une lettre du fondé de pouvoirs qui dirige en mon absence ma maison de New York...

—Il ne vous annonce rien de fâcheux ?

—Au contraire, il me transmet une proposition qui vient de lui être adressée, proposition inattendue et d'une importance capitale... Tu vas en juger.

—J'écoute...

## V

## UN PROJET DE VOYAGE EN AMÉRIQUE

—Le chef de l'importante maison de Philadelphie, *William Cooper and Co.*, commença M. Delarivière, offre de payer deux millions comptant ma maison de banque de New York et, si je consens à rester son associé jusqu'à concurrence de ces deux millions, solidement garantis d'ailleurs, m'assure une part dans les bénéfices, et fixe le minimum de cette part à une somme annuelle de cinquante mille dollars.

—Mais c'est magnifique, cela, mon oncle ! s'écria Fabrico.

—Oui, c'est splendide... Seulement il y a un revers à la médaille...

—Lequel ?

—L'affaire dont il s'agit est trop compliquée pour se terminer par écrit et par procuration... Ma présence à New York serait indispensable... Or le temps presse. On me demande une solution immédiate. Il faut répondre aujourd'hui même par le télégraphe, si je me décide à partir...

—Et vous hésitez ?

—J'hésite.

—Cepen ant, lors de notre première entrevue, vous m'aviez témoigné l'intention de faire prochainement ce voyage.

—Sans doute, mais je comptais alors retourner à New York pour cinq à six mois en compagnie de ma femme et de ma fille. Pouvais-je prévoir l'immense désastre qui devait me frapper quelques heures plus tard ?

—Hélas ! ce n'est que trop vrai !... murmura mélancoliquement Fabrico.

M. Delarivière reprit :

—Aujourd'hui, je te le répète, j'hésite. L'idée de mettre de grands espaces entre moi et ma chère Jeanne, dans le triste état où elle se trouve, me fait peur... J'attendais ton retour avec impatience pour te demander un conseil.



—Quoi, vous voulez que je vous dise?...  
 —Ta pensée tout entière... Dois-je rester? Dois-je partir?... Tu sais si j'ai confiance en toi... Ce que tu m'engageras à faire, je le ferai...  
 —Je suis profondément touché et reconnaissant de cette confiance, cher oncle, mais vous m'imposez là une responsabilité bien lourde...  
 —Je ne t'en impose aucune... Plaide le pour et le contre, et fais-moi partager ta conviction... Quoi de plus simple?...  
 —Vous voulez que je formule un avis?  
 —Tu m'affligerais en refusant de le faire.  
 —Alors, cher oncle, raisonnons un peu... Combien dure le voyage?...  
 —Neuf jours...  
 —Aller et retour dix-huit. Quel laps de temps vous faudrait-il, à New-York, pour terminer l'affaire en question?  
 —Une semaine au plus...  
 —Dix-huit et sept, vingt-cinq... Mettons trente pour vous donner une entière latitude... Votre absence aurait donc une durée d'un mois...  
 —A peu près...  
 —Le principal motif de votre hésitation, vous venez de me le dire, est la crainte de vous éloigner de ma tante en ce moment.  
 —Oui, et tu dois le comprendre.  
 —Certes! mais vous exigez de moi une entière franchise, et pour vous obéir, je réponds ceci: Ma tante ne court aucun danger, son état est aussi satisfaisant que possible, sa guérison complète et à bref délai doit être considérée comme certaine, mais le docteur m'affirmait aujourd'hui encore qu'il ne vous autoriserait pas à la voir avant un mois... En de telles conditions il importe peu que vous soyez momentanément séparée d'elle par quelques kilomètres ou par les espaces de l'Océan... Le mouvement du voyage, le soin de vos affaires, seraient pour vous une distraction forcée et puissante, au retour vous trouveriez notre chère malade, sinon guérie du moins bien près de l'être, et la consigne du docteur cesserait d'exister.  
 M. Delarivière réfléchit pendant un instant.  
 —Tout cela est vrai, dit-il ensuite. Tout cela est indiscutable... Ainsi tu me conseilles de partir?  
 —Les sommes dont il est question sont de telle importance qu'elles constitueraient une grande fortune pour tout autre que vous... Avez-vous le droit de sacrifier les intérêts de ma cousine?  
 —Eh! murmura le banquier, si j'hésitais, ce n'était pas seulement au sujet de Jeanne... c'était aussi à cause d'Edmée...  
 A cette minute précise la jeune fille entrait dans la chambre. Elle entendit prononcer son nom.  
 —Père, que dis-tu de moi? demanda-t-elle en souriant.  
 —Je suis d'avis, mon oncle, fit le jeune homme, qu'il faut apprendre à ma cousine ce qui vous occupe.  
 En quelques mots M. Delarivière mit Edmée au courant de la situation.  
 —Si je quitte Paris pendant un mois, fit-il en terminant, tu te trouveras isolée, chère mignonne, et cela m'inquiète...  
 —Pourquoi donc? répondit Edmée. Ne puis-je rester ici, à Neuilly, sous la garde de mon cousin?  
 —Il y a une difficulté, ma chérie.  
 —Laquelle?  
 —C'est qu'en supposant que je parte, j'emmènerai ton cousin...  
 —Moi? s'écria Fabrice stupéfait, vous m'emmènerez?  
 —Oui! mon cher neveu. Les derniers événements m'ont affaibli et vieilli beaucoup. Je ne me sentirais plus la force d'accomplir seul un si long voyage, et je te demanderais d'être mon compagnon.  
 Fabrice se mordit les lèvres.  
 S'éloigner de Paris en ce moment dérangeait tous ses projets, en compromettait peut-être la réussite.  
 Mais le moyen de répondre à son oncle par un refus?

Ah! combien il se repentait alors d'avoir conseillé le voyage. Par malheur il était trop tard pour revenir sur son opinion trop nettement formulée.

Il fit contre mauvaise fortune bon cœur.

—Comptez sur moi, cher oncle, répliqua-t-il, je vous suivrai partout.

—Je n'en doutais pas. Mais revenons à Edmée... La laisser seule dans cette maison me paraît impossible.

—Eh bien, mais, dit Fabrice, ma cousine ne pourrait-elle, pour quelques semaines, retourner à son pensionnat de Saint-Mandé?

M. Delarivière allait sans doute abonder dans ce sens.

Edmée ne lui en laissa pas le temps.

—Oh! mon père, s'écria-t-elle en joignant les mains. Ne me renvoie point en pension, je t'en supplie... Je mourrais d'ennui, je t'assure... Comment me retrouver au milieu de ces petites filles, maintenant que j'ai vécu près de toi?...

—N'en parlons plus, fit le banquier.

—Je suis certain, reprit Fabrice, que madame Jacques Lefebvre se chargerait bien volontiers de ma cousine...

Le banquier secoua la tête.

—J'en suis certain comme toi, répliqua-t-il, mais il faudrait donner des explications qu'à tout prix je veux éviter... Mon ami s'étonnerait à bon droit qu'Edmée, en mon absence, n'allât pas rejoindre sa mère...

—C'est juste... balbutia Fabrice.

La jeune fille tressaillit.

—Ah! dit-elle vivement, tu viens, père, sans le savoir, de me donner une idée, et la meilleure de toutes...

—Explique-toi, mignonne.

—La maison de santé d'Auteuil reçoit des pensionnaires?

—Sans doute... De pauvres femmes à qui les soins du docteur sont indispensables...

—Elle en pourrait recevoir d'autres...

—Je l'ignore... A quel propos cette question, chère enfant?

—A ce propos qu'il faut, si tu le permets, que Fabrice aille aujourd'hui même trouver le docteur et lui demander de me donner asile... Assurément la place ne lui fait point défaut! Là du moins je serais à ma place, puisque je serais près de ma mère!...

Fabrice baissa les yeux pour cacher le feu sombre qui s'allumait dans ses prunelles.

Edmée chez Rittner où Jeanne se trouvait déjà, ce seraient la mère et la fille en son pouvoir absolu. Il aurait droit de vie et de mort sur elles, puisqu'il commandait au docteur.

Cela dépassait toute espérance, et même toute vraisemblance.

—Eh! mignonne, s'écria M. Delarivière, après la terrible scène de l'autre jour, le docteur Rittner refuserait certainement de se prêter à ce que tu souhaites.

—Pourquoi donc, puisque ma mère est calme maintenant? Je serais obéissante, d'ailleurs, et jamais je n'insisterais pour rendre plus fréquentes ou plus longues les entrevues entre ma mère et moi...

Le banquier se tourna vers son neveu...

—Crois-tu, Fabrice, demanda-t-il, que le docteur consentirait?

—Je ne sais pas... répliqua le jeune homme. Mais rien n'empêche de lui poser la question. Il me semble qu'Edmée pourrait habiter en effet la maison de santé, et profiter de certaines heures de complet apaisement pour voir notre chère malade et pour lui parler, sous la surveillance du docteur...

—Ah! cousin... balbutia la jeune fille, vous m'avez comprise... Merci!

Puis, joignant les mains pour la seconde fois, elle ajouta d'une voix suppliante:

—Tu veux bien, père, n'est-ce pas? Dis... tu veux bien?...

—Que ta volonté soit faite, mignonne! répliqua M. Delarivière. J'autorise la démarche de Fabrice auprès du docteur.

—Et quand irez-vous à Auteuil, mon cousin?

—Tout de suite, chère cousine.  
 — Oh ! oui, tout de suite, je vous en prie !  
 —Je partirai dans dix minutes...  
 Et le jeune homme donna l'ordre d'atteler de nouveau le cob au poney-chaise.

## VI

## EDMÉE A LA MAISON DES FOLLES

Ainsi, cher oncle, reprit Fabrice, notre voyage est décidé ?  
 —Oui, en principe... répondit M. Delarivière, à la condition, toutefois, que le docteur se chargera d'Edmée...  
 Et quand partirions nous ?

—Dès demain pour le Havre où j'ai une affaire à régler avec mon correspondant, et nous nous embarquerions jeudi sur un transatlantique qui prend la mer ce jour là...  
 Un domestique vint annoncer que la voiture était prête.

—Avant deux heures je serai de retour... dit le jeune homme en quittant son oncle et sa cousine.

De Neuilly Saint James à Auteuil la distance est courte, en traversant le bois de Boulogne, et le cob avait un bon train.

Au bout de trente minutes Fabrice arrivait à la grille de la maison de santé et franchissait le seuil du cabinet de Frantz Rittner.

Le docteur, en le voyant, fit un geste de surprise.

—Encore vous !... s'écria-t-il.

—Encore moi... dit le jeune homme en riant.

—A coup sûr votre visite a quelque sérieux motif.

—Oui, pardieu !...

—De quoi s'agit-il ?

—Pouvez-vous recevoir une pensionnaire ?

—Folle ?

—Non.

—Ce n'est point mon habitude, vous le savez, mais toute règle comporte des exceptions, et pour vous obliger je ferais beaucoup. Expliquez vous.

—Je vais le faire brièvement... Mon oncle part demain pour New-York et m'emmène avec lui...  
 —Ah ! bah !

Ce voyage doit durer un mois... Ma cousine Edmée souhaite passer dans votre maison, à proximité de sa mère, le temps de notre absence... Est-ce possible ?

—Pourquoi non ?... L'idée vient de vous, mon cher, et vous êtes un malin !... Vous vous êtes dit : *La mère et la fille sous la main de ce bon docteur Rittner qui m'est absolument dévoué, cela peut simplifier bien des choses...* Est-ce que je me trompe ?

—Je comprends mal votre pensée.

—Allons donc !... vous la comprenez merveilleusement au contraire... Je suis un vieux singe qui se connaît en grimaces... Je lis dans votre âme comme dans un livre... Eh bien, vous pouvez compter sur moi... il suffirait d'un télégramme ainsi conçu : *"Occupez vous du placement de fonds dont je vous ai parlé"* et, à votre retour à Paris vous n'auriez plus à partager avec personne l'héritage de votre excellent oncle... Quant à ma part de cette héritage, je n'en parle pas. Nous arrangerons cela entre nous, comme deux bons amis... comme deux frères...

Fabrice, hypocrite jusqu'au bout, aurait voulu protester, mais un regard de son complice arrêta les paroles sur ses lèvres.

Ainsi, c'est convenu, reprit Frantz avec ce mauvais sourire dont il avait l'habitude, j'accepte ma nouvelle pensionnaire pour vous rendre service... Je vais faire préparer deux pièces confortables, une chambre et un petit salon, entièrement indépendants des logements des folles... Quand m'annoncerez-vous la jeune fille ?...

—Demain, dans la matinée.

—Votre oncle vous accompagnera-t-il ?

C'est probable, pour ne pas dire certain.

—Quelles recommandations particulières ?

Entourez ma cousine de soins et d'égards...

—Parbleu !... je suis un galant homme.

—Ne la laissez sortir sous aucun prétexte... Veillez à ce qu'elle n'entretienne avec le dehors aucune correspondance... Si elle écrivait (ce qui d'ailleurs me paraît improbable, supprimez ses lettres... Personne au monde ne doit savoir que Jeanne et sa fille sont ici...  
 —Dormez en paix... Les secrets de ma maison sont bien gardés.

—Quant aux arrangements pécuniaires ?

J'accepterai mille francs par mois...

—Voici le premier mois.

—C'est parfait...

Après un échange de poignées de mains, le jeune homme regagna Neuilly.

Son absence n'avait pas duré plus d'une heure et demie.

Edmée était encore auprès de son père, attendant avec anxiété le retour de Fabrice.

—Eh bien ? lui demanda-t-elle vivement.

—Eh bien ! chère cousine, soyez heureuse... J'ai eu quelque peine à gagner votre procès, mais enfin je l'ai gagné... Vous trouverez demain un appartement tout prêt dans la maison du docteur.

—Ah ! mon cousin, que je vous suis reconnaissante de cette bonne nouvelle !... s'écria la jeune fille. Je suis sûr que ma présence sera pour ma mère un souverain remède, et qu'à votre arrivée vous la trouverez guérie !

—Puisse Dieu l'entendre, ma mignonne ! murmura M. Delarivière qui se mit à son bureau et écrivit une dépêche pour son correspondant de New-York auquel il annonçait sa prochaine arrivée.

Il tendit ensuite à Fabrice le papier plié en quatre et lui dit :

—Le sort en est jeté ! Fais porter ceci au télégraphe.

Le lendemain, dès le point du jour, le jeune homme était debout.

Il sonna Laurent qui remplissait, avec un zèle au-dessus de tout éloge, ses doubles fonctions d'intendant et de valet de chambre.

—Préparez ce matin, lui commanda-t-il, une valise de linge et de vêtements... Rien d'inutile... le strict nécessaire pour une absence d'un mois...

—Monsieur part en voyage ? s'écria Laurent.

—Aujourd'hui même avec mon oncle...

—Et mademoiselle Edmée ?...

Nous allons la conduire chez des amis...

—Monsieur m'emmènera-t-il ?

—Non... Votre présence est nécessaire ici pour surveiller les domestiques et maintenir le bon ordre dans la maison.

Laurent se rengorgea.

Fabrice reprit :

—Dans deux ou trois jours un brave homme, un ancien matelot, se présentera, venant de Melun. Il vous remettra une de mes cartes... Il se nomme Claude Marteau...

—Claude Marteau... Bien, monsieur...

—J'ai pris cet homme à mon service... Il est chargé de me composer une petite flottille d'embarcations de plaisance...

—Des embarcations... Très bien, monsieur... Ça sera joliment commode pour taquiner l'ablette.

Vous installerez Claude Marteau dans le pavillon qui donne sur le boulevard de la Seine, au fond du jardin... Vous le laisserez libre d'aller et de venir à sa guise. C'est un excellent garçon que je vous recommande... Il n'a qu'une mauvaise habitude, celle d'aimer un peu trop le vin... Faites tout ce qui dépendra de vous pour le dissuader de boire plus que de raison... Un ivrogne déconsidère la maison où il se trouve...

Je boirai avec lui, monsieur, pour l'empêcher de se griser.

—Et si vous vous grisez vous-même ?... dit Fabrice en riant.

—Pas de danger, monsieur, je connais mon tonnage... aucun moyen de me décider à absorber une goutte de trop...

Fabrice ouvrit le tiroir d'un bureau placé dans sa chambre,

entre les deux fenêtres, et en tira une liasse de billets de banque.

—Je laisse ici vingt-cinq mille francs... dit-il.

—Tant que cela, monsieur !

—Oui, et je vous les donne en compte ; à la fin du mois vous payerez les gages de tout le monde et les notes des fournisseurs. Claude Marteau gagne cent vingt-cinq francs par mois. Vous lui remettrez l'argent qu'il vous demandera pour ses achats.

—Quel qu'en soit le chiffre ?

—Oui... j'ai toute confiance en lui.

Fabrice replaça les billets dans le tiroir du meuble qu'il ferma à double tour et dont il donna la clef à Laurent, très fier de se trouver investi d'une troisième fonction non moins honorable que les deux autres, celle de caissier.

—Monsieur a-t-il encore quelque chose à me commander ? demanda-t-il.

—Pour le moment, non.

—A quelle heure partiront monsieur et l'oncle de monsieur ?

—Ce soir, à six heures... Nous conduirons ma cousine à la campagne immédiatement après déjeuner.

—Alors il faudra atteler le landau ?

—Non... Vous enverrez chercher, à la station de la porte Maillot, ou à celle du Jardin d'acclimatation, un fiacre à quatre places ; arrangez-vous pour que ce fiacre soit ici vers onze heures.

—Bien, monsieur, j'expédierai un palefrenier en temps utile, je m'occuperai, moi, de la valise de monsieur...

Fabrice alla trouver M. Delarivière.

—Cher oncle, lui demanda-t-il, avez-vous donné des ordres pour vos bagages ?

—Je n'emporte que fort peu de choses, répondit le vieillard ; je trouverai à New-York tout ce qu'il me faudra... A quelle heure serons-nous au Havre ?

—A minuit quinze minutes... Vous visiterez votre corres pendant demain matin, avant de nous embarquer... Tenez-vous prêt pour déjeuner à dix heures précises. Le docteur Rittner nous attend avant midi...

—As-tu prévenu les gens d'écurie ?

—J'ai donné l'ordre de nous amener une voiture de place. Il est inutile que vos domestiques sachent que ma cousine passera le temps de votre absence dans la maison de santé d'Auteuil.

—Tu as bien fait ! Tu penses à tout ! Je t'admire.

Fabrice regagna son appartement et il écrivit à Paula une longue épître passionnée.

Il expliquait à mademoiselle Baltus les circonstances qui le contraignaient à s'éloigner d'elle sans l'avoir revue, et naturellement il ajoutait que, tandis que son corps traverserait les mers, son cœur et son âme ne quitteraient point la villa de Melun.

Quand il eut achevé, il relut sa lettre, se déclara satisfait du style, et se dit :

—Je défie Paula de ne pas penser à moi pendant mon absence. A mon retour, je la retrouverai plus éprise encore. Dix heures sonnèrent, et en même temps la cloche annonça le repas du matin.

Edmée, M. Delarivière et Fabrice se réunirent à la salle à manger.

Le visage un peu pâle de la jeune fille offrait les traces d'une nuit d'insomnie, et ses paupières étaient rouges.

—Qu'as-tu, chère mignonne ? lui demanda le vieillard en l'embrassant. On dirait que tu as pleuré...

—J'ai un peu pleuré, père, c'est vrai, et je suis triste.

—Pourquoi ?

—Parce que tu vas me quitter...

—Mais tu connaissais ce départ hier.

—Hier, je ne pensais qu'au bonheur de me rapprocher de ma mère. Aujourd'hui, je ne pense qu'au chagrin de me trouver séparée de toi.

—Notre séparation sera courte...

Je la trouverai toujours trop longue...

—Un mois passe vite !

—Trente mortels jours !... C'est une éternité ! Combien de temps serez-vous en mer ?

—Neuf jours...

—Plus d'une semaine entre le ciel et l'eau ! Cela fait peur !

—Eh ! chère enfant, autrefois, pour accomplir le même voyage, on mettait des mois entiers...

—Tu m'écriras ?

—Tout en arrivant à New York, oui, et s'il n'y a point de steamers en partance, je t'enverrai un télégramme...

—Enfin, à la grâce de Dieu, et qu'il daigne nous protéger tous !

Le déjeuner s'acheva presque silencieusement.

Une atmosphère de tristesse pesait sur les convives.

Laurent vint annoncer que le fiacre attendait.

Edmée n'emportait qu'un nombre fort restreint de vêtements très simples. Sa petite malle n'était point encombrante.

—A Auteuil... dit Fabrice au cocher, en se réservant d'indiquer plus tard l'adresse exacte.

Le fiacre faisait halte, rue Raffet, à midi moins un quart.

Frantz Rittner attendait nos trois personnages et les accueillit avec cette politesse un peu froide dont il avait l'habitude.

—Mademoiselle, dit-il à Edmée, il a fallu des circonstances particulièrement intéressantes pour me décider à vous admettre dans ma maison... Je puis vous affirmer que l'exception faite en votre faveur est la première, et ne se renouvellera pas...

La jeune fille, très intimidée, balbutia quelques paroles de gratitude.

Le médecin des folles reprit :

Je vais vous montrer le logement que je vous destine... Une femme de confiance sera spécialement attachée à votre personne... vous aurez le parc pour promenade... On vous servira vos repas dans votre chambre, à moins qu'il ne vous plaise de prendre place à ma table, ce dont je serais fort honoré... Je ne négligerai rien, soyez-en sûre, pour adoucir votre captivité volontaire, car une maison de santé, dans les conditions où se trouve la mienne, est une véritable prison...

L'appartement d'Edmée, auquel Frantz Rittner conduisit ses visiteurs, se composait de deux pièces situées dans le pavillon de gauche, au-dessus du salon d'attente. Ces deux pièces, d'une élégante simplicité, tendues et meublées de cretonne aux vives couleurs, avaient de larges fenêtres donnant sur le parc rempli de verdure et de fleurs.

Elles étaient gaies, lumineuses et, quoi qu'en eût dit le docteur, ne rappelaient en rien la prison.

—Tout cela est charmant... murmura la jeune fille. Je serai bien ici.

Ces paroles traduisaient fidèlement sa pensée, et néanmoins une vague angoisse, un pressentiment sombre, lui serraient le cœur.

On redescendit au salon d'attente.

M. Delarivière ne s'essuyait pas.

—Nous quitter vous déjà, monsieur ? demanda Frantz Rittner.

—Vous savez, docteur, que je pars pour un long voyage ?... répliqua le vieillard après un moment d'hésitation.

—Je le sais, et, sans ce voyage, mademoiselle votre fille ne serait pas ma pensionnaire...

—Docteur, j'ai une requête à vous présenter...

—Je l'accueillerai bien volontiers, si je le puis.

—Je souhaiterais avec ardeur, avant de quitter Paris et la France, voir un instant, fût-ce de loin, les traits de ma femme bien-aimée... Me refuserez-vous cette grâce !

—Non, monsieur, répondit le médecin des folles, non, je ne vous la refuserai pas, car j'ai tout lieu de croire qu'aujourd'hui l'entrevue que vous désirez sera sans péril...

Le banquier tressaillit de joie

—Oh ! merci ! s'écria-t-il. Merci de toute mon âme !

Si vous voulez me suivre, reprit Frantz, je vais vous guider...

M. Delarivière ajouta vivement :

—Je vous en prie, rendez plus précieuse encore la faveur que vous m'accordez...

—Et comment ?...

—Cette chambre où nous avons été témoins d'une si terrible crise m'épouvante. Est-il donc impossible d'amener ici ma chère Jeanne, ou de la conduire au jardin ?...

Le docteur réfléchit pendant une ou deux secondes.

—Cela est possible, répliqua-t-il ensuite, je vais donner des ordres...

En même temps il appuya sur le bouton d'une sonnette électrique.

Une infirmière se présenta.

—Faites descendre au jardin la pensionnaire du numéro 5, lui commanda-t-il. Nous l'attendrons auprès du grand cèdre.

Il ajouta, en s'adressant à ses visiteurs :

—Venez...

Le cèdre désigné par Frantz occupait le point central d'une pelouse arrondie. Un banc de gazon se trouvait sous l'ombrage de ses branches séculaires.

Quelques minutes s'écoulèrent pendant lesquelles aucune parole ne fut échangée, puis la porte du principal bâtiment s'ouvrit.

Jeanne parut.

Elle marchait lentement, appuyée au bras de l'infirmière ; ses regards erraient autour d'elle avec indifférence et ne semblaient rien voir ; son charmant visage pâle exprimait un calme absolu.

Edmée fit un mouvement pour courir à sa rencontre. Le docteur l'arrêta du geste.

M. Delarivière tremblait de tout son corps.

La folle avançait toujours avec la même lenteur, pareille à une somnambule dans un accès de sommeil magnétique.

A deux pas du petit groupe elle s'arrêta.

—Ma mère !... balbutia Edmée, ma mère !...

Jeanne tourna les yeux vers la jeune fille. Elle étendit la main et caressa les mèches blondes qui formaient sur le front d'Edmée une frange joyeuse, puis d'une voix douce et basse, presque sans intonation, elle dit :

Les épis sont mûrs... ils sont dorés comme les rayons du soleil... Oh ! la belle moisson...

Puis elle se laissa tomber sur le banc de gazon, baissa les yeux et remua les lèvres, mais sans articuler de sons perceptibles.

Edmée s'assit au côté d'elle et saisit ses mains qu'elle couvrit de baisers.

Jeanne ne parut pas s'en apercevoir.

M. Delarivière, à son tour, prit place auprès d'elle.

Jeanne... chère Jeanne... murmura-t-il avec une poignante émotion. Regarde-moi... ne reconnais-tu ?

Le visage de la folle resta muet. Elle n'entendait pas ou ne comprenait point.

Le vieillard se pencha vers elle et appuya ses lèvres sur son front incliné.

Jeanne demeura impassible.

M. Delarivière, éclatant en sanglots, cacha sa figure dans ses mains.

Le docteur fit un signe à l'infirmière qui reprit le bras de la malade.

Jeanne se leva docilement et suivit son guide sans tourner une seule fois la tête en arrière.

—Ah ! mieux vaut que je m'éloigne !... s'écria le vieillard. Plutôt ne pas la voir que de la voir ainsi !.....

—Les progrès accomplis depuis trois jours sont immenses cependant... répliqua Frantz. A votre retour d'Amérique (à moins de complications imprévues), tout ira bien...

—Que Dieu vous entende, docteur... j'ose à peine espérer...

Le moment de la séparation était venu.

Edmée, le cœur gonflé, les yeux pleins de larmes, sentait

grandir ses pressentiments noirs... Elle regrettait presque maintenant la décision prise sur sa demande, mais pour rien au monde elle n'aurait voulu avouer ce regret.

Le père et la fille pleurèrent dans les bras l'un de l'autre ; de tristes adieux furent échangés, et le banquier, entraîné par Fabrice, quitta cette maison où il laissait son âme tout entière.

A six heures cinq minutes l'oncle et le neveu montaient en wagon ; à minuit quinze ils étaient au Havre où M. Delarivière touchait le lendemain chez son correspondant un million deux cent mille francs en un chèque sur la maison Rothschild, et le surlendemain ils s'embarquaient à bord du paquebot *l'Albatros* qui devait les conduire à New York.

## VII

### UN AMOUREUX A LA RECHERCHE

Edmée n'avait point été dupe d'une illusion en croyant reconnaître la voix du docteur Vernier, lorsque le train venant de Melun s'était croisé au sortir de la gare de Brunoy avec le train parti de Paris dans lequel se trouvait la jeune fille en compagnie de son père, de Fabrice, et de M. et madame Jacques Lefebvre, se rendant à l'invitation de Paula Baltus.

Georges, en entrevoyant au passage le visage charmant d'Edmée, vision délicieuse aussitôt évanouie, n'avait pu retenir une exclamation de surprise.

Depuis trois jours, à la suite des événements qui nous sont connus, le jeune médecin vivait dans un état de perplexité facile à comprendre.

Son plus ardent désir était de revoir l'enfant qu'il aimait de toute son âme, mais il pratiquait, nous le savons, le culte du devoir ; la maladie d'un de ses clients, maladie dangereuse nécessitant des soins assidus, le clouait à Melun, car l'honneur du médecin, comme celui du soldat, ne permet ni à l'un ni à l'autre d'abandonner son poste à l'heure du péril.

Or le temps passait, la jeune fille d'un moment à l'autre pouvait quitter le pensionnat, et dans ce cas, une fois la trace perdue, comment ferait-il pour la retrouver ?

Cette menaçante énigme obsédait sans relâche l'esprit du docteur.

Au matin du troisième jour, le malade allait un peu mieux et la présence continuelle du médecin cessait d'être indispensable, Georges avait résolu de mettre un terme aux angoisses qui le torturaient.

En conséquence, le dimanche en question, il était parti de bonne heure afin de se rendre à Saint-Mandé et de s'y renseigner.

Et voilà qu'au moment où il se dirigeait vers Paris, Edmée s'en éloignait !...

Que signifiait cela ? Que se passait-il donc ? ..

La première pensée de Georges fut de se demander où allait le train qu'il venait de croiser.

M. Delarivière gagnait-il Marseille afin d'y terminer des affaires de banque et de s'embarquer ensuite pour l'Amérique avec sa fille ?...

Le docteur se disait avec épouvante que, s'il en était ainsi, il ne reverrait jamais sans doute l'adorable créature sans laquelle il lui semblait ne plus pouvoir vivre...

Heureusement cette poignante incertitude fut de courte durée.

La machine stoppait. Les employés criaient :

—Brunoy... deux minutes d'arrêt...

Georges, se penchant à la portière, questionna vivement.

La réponse fut rassurante.

Le train qui venait de passer n'allait pas plus loin que Montereau.

Le jeune homme respira.

Certes pour retrouver Edmée, de nombreuses difficultés restaient à vaincre, mais enfin il ne s'agissait point d'un départ définitif. Le banquier n'emmenait pas sa fille à New-York.

— Où va-t-elle ? se demanda Georges ; à coup sûr elle n'est pas seule, et son père l'accompagne... Quel peut être le but de ce déplacement matinal ? Une simple promenade sans doute dans les environs de Paris... Une excursion à Fontainebleau peut-être...

Une pensée soudaine traversa l'esprit du docteur et fit courir sur son épiderme un frisson d'espérance.

— S'ils se rendaient à Melun ? murmura-t-il. S'ils allaient chez moi ?... C'est impossible... Et cependant, pourquoi non ? madame Delarivière peut avoir besoin de mes soins... on vient les réclamer...

Après un instant de réflexion il haussa les épaules et reprit :

— Allons, je deviens fou !... Depuis quand les millionnaires quittent-ils Paris pour recourir à un très humble et très obscur médecin de province ?... Madame Delarivière, si son état est grave, se trouve certainement dans une maison de santé, et dans la plus célèbre de toutes... A quoi bon me forger des chimères ?... Et cependant j'ai bien vu Edmée, et le train qui l'emporte ne dépasse pas Montereau... Je ne puis chasser cette pensée... M. Delarivière et sa fille vont à Melun... Mes pressentiments me l'affirment...

Georges aurait voulu descendre et reprendre à l'instant le chemin déjà parcouru, mais il était trop tard.

Le train venait de se remettre en marche et ne s'arrêtait plus qu'à Paris.

A peine arrivé, les indécisions du jeune homme recommencèrent.

— Quel parti prendre ? se demanda-t-il. Dois-je retourner chez moi, ou commencer mes recherches ?

Après une seconde de réflexion il se répondit :

— Puisque je suis ici, chercher est plus logique... Ce soir ou demain M. Delarivière et sa fille reviendront à Paris et, si j'ai réussi, je saurai du moins où les retrouver...

Ceci résolu, il se rendit au plus prochain bureau télégraphique et expédia cette dépêche à sa vieille gouvernante Madeleine :

*Si M. Delarivière vient me voir, demandez-lui son adresse à Paris et télégraphiez-moi à l'instant chez mon père,*

Cela fait, l'esprit plus tranquille, il gagna la gare de Vincennes et prit un billet pour Saint-Mandé.

Aussitôt descendu de wagon, et avant même d'aller embrasser ses parents, il courut au pensionnat où, si peu de jours auparavant, Edmée se trouvait encore.

Dieu sait avec quelle violence son cœur battait dans sa poitrine, tandis que sa main tremblante agitait la chaînette de la cloche.

Le concierge accourut et salua le jeune homme comme on salue une figure de connaissance.

— Que désire monsieur ? lui demanda-t-il.

— Madame la directrice est-elle visible ?

— Je le pense, monsieur... Les élèves sont à la grand'messe, mais madame un peu souffrante ce matin, ne les a point accompagnées...

— Veuillez lui faire passer ma carte...

— Tout de suite, monsieur... Suivez-moi s'il vous plaît...

Et le concierge introduisit Georges dans le salon d'attente dont nous avons franchi le seuil avec M. Delarivière et son neveu Fabrice Leclère.

La directrice n'avait jamais vu Georges, mais elle connaissait un peu sa famille et ne pouvait, en conséquence, considérer le jeune homme tout à fait comme un étranger.

Elle vint le rejoindre presque aussitôt avec une physionomie souriante.

— Je suis enchantée de faire connaissance avec vous, monsieur le docteur, lui dit-elle, car votre éloge est dans toutes les bouches. A quel motif dois-je le plaisir de recevoir votre visite ?

— Madame, répliqua Georges, non sans embarras, j'ai grand peur que ma démarche ne vous semble indiscrette.

— Pourquoi donc ? interrompit gracieusement la directrice.

— Vous allez le comprendre... Vous l'excuserez cependant, je l'espère, car une raison impérieuse, que j'aurai l'honneur de vous faire connaître, m'oblige à solliciter de vous un renseignement du plus haut intérêt pour moi.

— Questionnez, monsieur le docteur. Je suis toute à votre disposition.

— Vous avez, ou du moins vous aviez ici une pensionnaire qui se nomme mademoiselle Edmée Delarivière ?

— Je l'avais, je ne l'ai plus...

Ainsi M. Delarivière est venu chercher sa fille, comme il en avait l'intention ?

— Oui, docteur... Mercredi de la semaine passée il nous a enlevé cette chère enfant, que tout le monde aimait et que nous regrettons vivement.

— Ma carte, reprit Georges, a pu vous apprendre que j'habite Melun...

— En effet...

— Il y a quelques jours, madame Delarivière se trouvant de passage dans cette ville, et très souffrante, j'ai eu l'honneur de lui donner mes soins... Pendant une courte absence que j'ai faite pour venir ici visiter mon père un peu malade, M. Delarivière a quitté Melun à l'improviste en oubliant de laisser son adresse à Paris... Or j'ai absolument besoin de le voir, et j'ai pensé, madame, que vous pourriez peut-être m'indiquer l'hôtel où il descend lors de ses voyages en France.

— C'est, je le crois, au Grand-Hôtel... Oui, c'est bien là qu'on a porté, le soir du départ, les petits bagages de notre chère Edmée... Je ne saurais cependant vous affirmer qu'il s'y trouve encore... Il reprenait notre petite amie pour la conduire auprès de sa mère...

— Je sais cela... Mais madame Delarivière, momentanément du moins, n'était pas en état de voir sa fille... Il ne me reste donc qu'à m'informer au Grand-Hôtel ?

— Mon Dieu, oui, docteur, car, si incomplets que soient mes renseignements, je n'y pourrais rien ajouter, et croyez bien que je le regrette.

— Merci mille fois, madame, de votre bon vouloir, et permettez une question encore. mademoiselle Delarivière avait au pensionnat une amie très intime... mademoiselle Marthe, je crois...

— Marthe de Ronceray... oui, monsieur ; charmante jeune fille...

— N'admettez-vous pas comme possible que mademoiselle Edmée, au moment du départ, ait dit à son amie quels étaient les projets de son père ?

— Cela m'étonnerait fort... Edmée devait ignorer ces projets... Elle n'a fait qu'embrasser M. Delarivière, et leur conversation n'a duré qu'un instant...

— Mais, depuis, ne peut-elle avoir écrit ?

— Oh ! non, j'en suis sûre... Vous comprenez, monsieur le docteur, que toutes les correspondances adressées à mes élèves passent sous mes yeux avant de leur être remises... Mesure de prudence et de haute convenance... Or, depuis le départ d'Edmée, Marthe n'a reçu aucune lettre...

Georges, prodigieusement désappointé, se leva.

Je vais avoir l'honneur, madame, de prendre congé de vous, dit-il, et je vous prie de croire à ma plus vive gratitude pour la bienveillance de votre accueil...

## VIII

### RÉCEPTION.

Au moment où Georges prenait congé, un coup de cloche retentit à la porte extérieure, suivi presque aussitôt d'un bruit de voix joyeuses.

— Attendez une minute, monsieur le docteur, dit la maîtresse du pensionnat, voici nos élèves qui rentrent... Je vais vous envoyer Marthe... Si la chère enfant sait quelque chose, elle s'empressera de vous l'apprendre.

Georges remercia de nouveau, et la directrice sortit du salon. L'attente du jeune médecin fut courte.

Au bout de quelques secondes, mademoiselle de Ronceray entra avec sa vivacité habituelle.

La jolie brune avait l'air étonné et inquiet.

— Monsieur Vernier ! s'écria-t-elle. Dieu sait que j'étais loin de m'attendre à vous voir ! Dites-moi bien vite qu'il n'est rien arrivé de fâcheux à Edméo...

— Rassurez-vous, mademoiselle, répliqua Georges, je ne vous apporte point de mauvaises nouvelles... Je ne vous en apporte d'aucune sorte... Je venais vous en demander...

— A moi ? Comment...

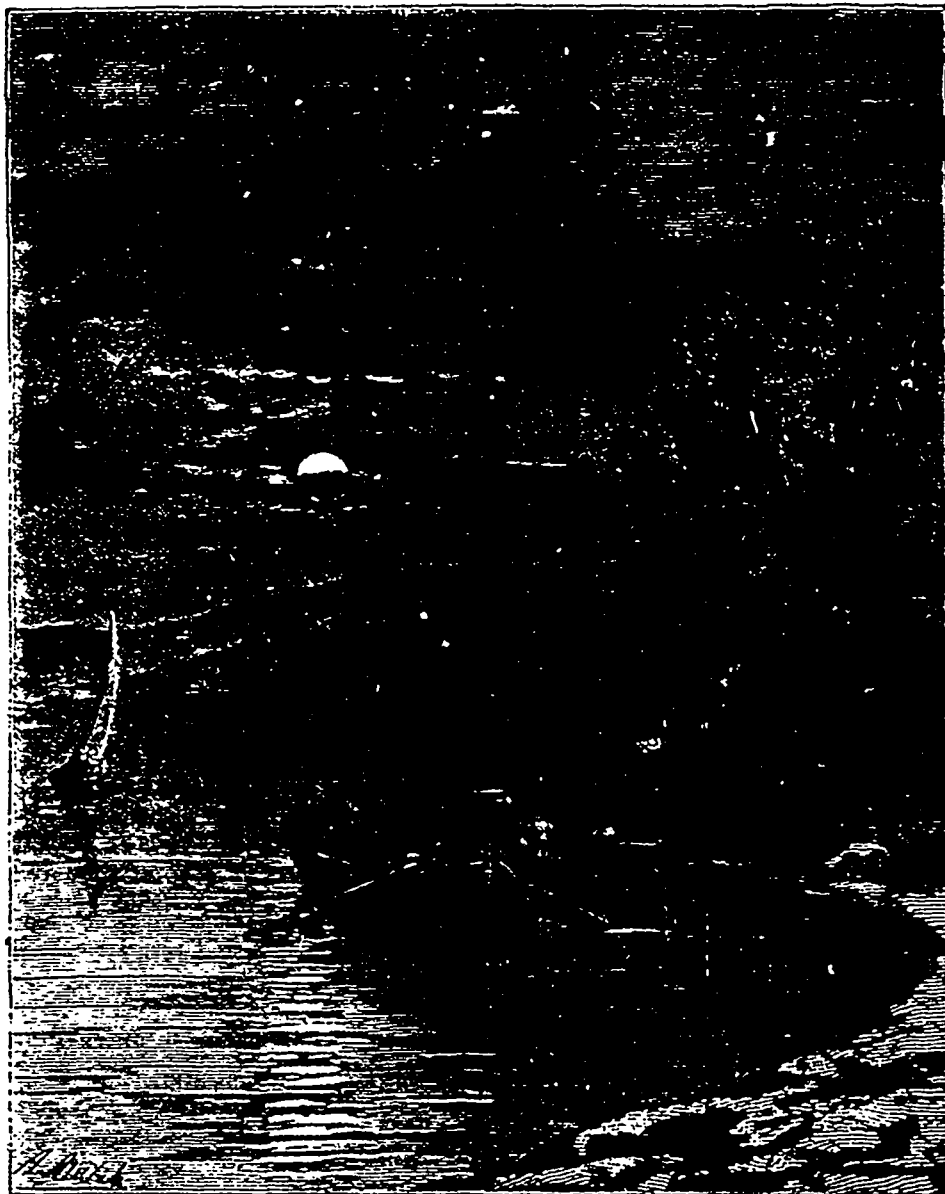
— Je ne sais ce qu'est devenue votre amie depuis son départ du pensionnat.

vous affirmer, avec une certitude absolue, que ce départ qui vous épouvante ne saurait être définitif... Edmée vous aime.

— Le croyez-vous ? interrompit Georges vivement.

Marthe sourit, en rougissant un peu.

— Je fais mieux que le croire, répondit-elle, j'en suis sûre... J'étais la confidente de la chère mignonne... Elle n'avait rien de caché pour moi... Elle vous a donné son cœur sans réserve. Elle n'existe que pour vous aimer... Si son père songeait à lui faire quitter Paris et la France, elle aurait certainement le courage de lui avouer son amour... Or, M. Delarivière hérite sa fille plus que tout au monde, et il a bien raison, car elle est adorable (vous en savez quelque chose, monsieur Georges !...)



Un voyage sur la rivière, en de telles conditions, réalisait un rêve adorable.

— Quoi ! vous ne l'avez point revue ?...

Je crois l'avoir entrevue ce matin, au passage, dans un train qui l'emportait loin de Paris, et je frissonne à la pensée d'une éternelle séparation...

— Expliquez-vous, monsieur Georges... expliquez-vous vite.

Le jeune homme, les yeux pleins de larmes, raconta brièvement ce que nos lecteurs savent déjà.

— Tout cela est singulier ! s'écria Marthe quant il eut achevé, Je ne comprends absolument rien au silence d'Edmée, je n'en sais pas plus long que vous à son sujet, mais je puis

Cela étant, vous comprenez qu'il renoncerait à tous ses projets plutôt que de rendre Edmée malheureuse.

— Ah ! mademoiselle, vous me rendez la vie ! balbutia le docteur très ému.

— Tant mieux car il faut vivre, reprit Marthe avec un nouveau sourire. Il faut vivre pour chercher notre chère Edmée. Ce ne doit pas être bien difficile, ce me semble de trouver dans Paris la trace d'un banquier je ne sais combien de fois millionnaire.

Sans doute, mais j'espérais que mademoiselle Edmée vous aurait adressé quelques lignes :

Marthe secoua sa jolie tête.

Les distractions d'une existence toute nouvelle ne lui en auront pas laissé le temps, répliqua-t-elle. Elle le fera probablement un peu plus tard, car elle me l'a bien promis, et notre Edmée n'est point oublieuse. Aussitôt qu'elle m'aura écrit, je demanderai à madame la permission de vous envoyer sa lettre à Melun.

Tandis que la jeune fille prononçait ces mots, la maîtresse du pensionnat rentrait dans le salon.

Le trouble de Georges ne lui échappa point.

—Je vois, dit-elle, que Marthe n'a pas pu vous renseigner mieux que moi.

—Non, madame, mais mademoiselle de Ronceray me donne l'espoir que, si elle reçoit des nouvelles de son amie, vous lui permettrez de m'en faire part.

—Je le lui permettrai bien volontiers, monsieur le docteur.

Georges n'avait aucune raison pour rester plus longtemps. Il se leva de nouveau, définitivement cette fois, et quitta le pensionnat.

La maison de ses parents, nous le savons, se trouvait à deux pas. Il entra, ne prit que le temps d'embrasser son père et sa mère, leur demanda s'il était arrivé pour lui une dépêche de Melun, reçut une réponse négative et repartit pour Paris, laissant les excellentes gens stupéfaits de cette apparition imprévue et si courte, et de ce brusque et inexplicable départ.

Il alla droit au Grand-Hôtel.

—Est-ce ici, demanda-t-il, que M. Delarivière, le banquier de New-York, descend lorsqu'il vient à Paris ?

—Oui, monsieur...

—Donc, en ce moment, il habite le Grand-Hôtel avec sa femme et sa fille ?

—Il l'habitait avec sa fille seulement, mais il l'a quitté...

—Ce matin ?

—Non, monsieur, depuis deux ou trois jours, pour prendre possession d'une propriété qu'il vient d'acheter.

—A Paris même ?

—A Neuilly-Saint-James...

—Pouvez-vous me donner l'adresse exacte ?

—Oui, monsieur, parfaitement. M. Delarivière nous l'a laissée en donnant l'ordre de faire suivre les lettres ou les dépêches qui pourraient arriver ici pour lui.

L'employé du Grand-Hôtel consulta un registre *ad hoc* et écrivit sur une carte qu'il tendit au docteur l'adresse de la villa située à l'angle de la rue du Bois-de-Boulogne et de la rue de Longchamps.

Georges Vernier, muni de ce document officiel, se sentit soulagé d'un poids immense.

Evidemment M. Delarivière, achetant un domaine aux portes de Paris, ne songeait point à retourner en Amérique avec Edmée.

Quant à madame Delarivière, puisqu'elle ne se trouvait pas avec son mari et avec sa fille, elle était certainement dans une maison de santé.

Une fois sur le boulevard, le docteur se consulta.

Devait-il aller à Neuilly ? devait-il retourner immédiatement à Melun ?

Son hésitation ne fut pas de longue durée.

—A quoi bon, se dit-il, perdre deux heures en faisant une inutile visite à la villa de Saint-James où je suis certain de ne trouver personne ?

Mieux valait cent fois regagner Melun, où peut-être en ce moment Edmée et M. Delarivière l'attendaient en vain.

Georges sauta dans la voiture qui l'avait amené.

—Gare de Lyon ! cria-t-il en s'installant. Brûlez le pavé... Dix francs de pourboire...

Cette promesse, faite au cocher, donna littéralement des ailes au cheval.

Un train allait partir.

Le jeune homme y monta et passa le temps du voyage à se démontrer à lui-même que les fiacres parisiens marchaient plus vite que la vapeur.

Une fois à Melun, il questionna les gens de la gare.

A une heure qu'il désigna avait-on vu descendre d'un compartiment de première classe un homme d'un certain âge, aux cheveux grisonnants et aux longs favoris argentés, en compagnie d'une jeune fille blonde merveilleusement jolie ?

Certes, la bonne volonté ne manquait point pour lui répondre, mais il était arrivé tant de monde depuis le matin, par tous les trains, que personne n'avait attiré l'attention des employés.

Ils avaient remarqué cependant mademoiselle Paula Baltus venue dans une grande voiture très haute, attelée de chevaux superbes, pour attendre des gens de connaissance et les emmener à sa villa.

—Mademoiselle Baltus... murmura Georges. Il ne peut exister aucun rapport entre elle et le banquier de New-York.

—J'ai prononcé le nom de mademoiselle Baltus devant M. Delarivière... Je suis certain qu'il ne la connaissait pas.

Le jeune homme gagna Melun à pied, en distançant l'omnibus du chemin de fer, et courut chez lui.

—Vous avez reçu ma dépêche ? demanda-t-il à sa vieille gouvernante.

—Oui, monsieur le docteur... répondit Madeleine.

—Personne n'est venu ?

—Personne...

Georges, en entendant ces paroles, prit une physionomie à tel point bouleversée que Madeleine, quoique curieuse de son naturel, eut peur et n'osa lui adresser aucune question.

Il sortit.

—Peut-être, se dit-il en s'efforçant de se rattacher à un dernier espoir, peut-être Edmée est-elle venue faire un pieux pèlerinage à l'hôtel où j'ai soigné sa mère...

Sans perdre une minute il se rendit au *Grand-Cerf*.

Là, une nouvelle déception l'attendait.

M. Delarivière, en compagnie d'une jeune fille, n'avait point paru.

—Où donc allait-elle ? se demanda Georges, où donc ?..

Brisé de fatigue, il rentra chez lui et passa le reste de l'après-midi dans son cabinet, en proie à une sorte d'anéantissement du corps et de l'âme...

Le soir, à l'heure où d'habitude les excursionnistes du dimanche retournent à Paris, il se rendit de nouveau à la gare, tressaillant chaque fois qu'une forme féminine svelte et blonde se dessinait dans la pénombre.

Le dernier train venait de passer, et le jeune homme était encore auprès du guichet, immobile, attendant toujours...

Une malchance indiscutable se mêlait de ses affaires d' cœur.

Si Paula Baltus n'avait pas eu l'idée originale de ramener ses invités jusqu'à Seineport dans le canot de Claude Marteau, Edmée aurait rencontré Georges à la gare de Melun !

## IX

### LES INQUIÉTUDES DE FRANZ RITNER.

Franchissons un intervalle d'un peu plus d'une semaine et voyons quelle était, au bout de ce temps si court, la situation de quelques-uns de nos personnages.

Georges Vernier, cloué de nouveau pendant quatre jours par le devoir professionnel auprès de ce client dangereusement malade dont l'état exigeait des soins de toutes les heures, n'avait pu quitter Melun.

Enfin, le cinquième jour, il lui devint possible de se rendre à Paris.

Il courut à la villa de Neuilly-Saint-James.

Nous savons déjà quelle désespérante nouvelle il y devait apprendre.

M. Delarivière était parti pour l'Amérique avec son neveu. On n'avait point entendu parler de Jeanne. On ignorait où se trouvait Edmée.

Georges revint chez lui, en proie au plus sombre découragement. Il voyait tous ses beaux rêves s'évanouir en fumée... Il n'attendait plus rien... Il n'espérait plus rien...

Courageusement, stoïquement plutôt, il enferma sa douleur au fond de son âme, et chercha des consolations dans un travail acharné, mais rien ne pouvait le distraire de sa tristesse grandissante. Son visage devenait pâle, l'éclat de ses yeux s'éteignait, des rides se creusaient sur son front...

Paula Baltus continuait sans ennui son existence solitaire dans sa jolie maison des bords de la Seine.

Le crêpe de deuil, qui pour elle couvrait l'avenir depuis la mort de Frédéric, s'était soulevé...

Elle avait reçu de Fabrice une seconde lettre, une longue lettre datée du Havre et écrite avec une habileté de premier ordre.

Chaque jour et cent fois par jour Paula relisait ces pages brûlantes dont l'ivresse communicative s'emparait à la fois de son cœur et de son cerveau.

La vie alors lui semblait belle, et les riants mirages de la passion heureuse lui donnaient l'illusion du bonheur.

Il n'en était point ainsi pour Edmée dont nous avons vu l'installation à la maison de santé d'Auteuil.

Le dévouement filial de la pauvre enfant, poussé jusqu'à l'exaltation, lui avait persuadé d'abord que, vivant auprès de sa mère, les journées lui sembleraient courtes, et qu'elle attendrait sans impatience le moment du retour de son père.

Elle ne tarda guère à comprendre à quel point son erreur était profonde, et voici par quelles gradations insensibles elle arriva à cette découverte.

Frantz Rittner, cedant à ses prières instantes, lui avait permis de passer deux heures chaque après-midi dans la chambre de la folle.

Jeanne, le premier et le second jour, sembla s'irriter de la présence de cette étrangère à côté d'elle, puis elle s'y habitua et ne parut plus s'apercevoir qu'elle n'était pas seule pendant les deux heures de la visite quotidienne.

Les soins, les caresses, les douces et tendres paroles d'Edmée n'obtenaient d'elle ni un regard ni un sourire.

Elle restait inerte et froide, impassible, absorbée, les yeux largement ouverts, fixes et vagues, pareille enfin à une statue vivante, mais sans âme.

La persistance de cet état, dont Edmée s'était flattée d'abord de triompher sans peine, mit la jeune fille au désespoir...

Son sacrifice était inutile... Son emprisonnement volontaire n'amènerait aucun résultat... Rien ne se pouvait imaginer de plus douloureux.

En même temps que Fabrice, au Havre, écrivait à Paula Baltus, M. Delarivière adressait à Edmée une lettre de quatre pages, où il croyait ne mettre que l'expression de sa tendresse profonde et où, à son insu, sa tristesse immense débordait.

Cette lettre serra le cœur de la pauvre mignonne.

Dans la disposition d'esprit où elle se trouvait, il lui sembla que son père pleurerait sur elle en même temps que sur sa mère; elle se sentit abandonnée, isolée, perdue.

Elle eut peur de cette maison inconnue et pleine de mystères, Elle eut peur de ces hautes murailles qui la tenaient captive. Elle eut peur de ces folles qu'elle ne voyait pas, mais, dont souvent, la nuit, les clameurs rauques, les gloussements sinistres, venaient la réveiller en sursaut et la laissaient frissonnante et glacée.

Elle se débattit alors dans une véritable agonie morale. Son changement brusque et visible, ses fraîches couleurs cedant la place à la pâleur de l'anémie, sa démarche perdant sa jeunesse élastique, prouvèrent au docteur qu'un mal étrange et soudain venait de s'emparer de la jeune fille.

Il l'interrogea.

Edmée éluda ses questions ou répondit d'une manière évasive.

La pauvre enfant pouvait-elle expliquer ce qui se passait en elle? D'ailleurs la confiance lui manquait. Frantz Rittner lui inspirait une instinctive répulsion. Elle cachait ses angoisses et ses épouvantes, et son âme se remplissait de ténèbres.

Si parfois un coin de ces ténèbres s'illuminait d'une lueur passagère, c'est que l'enfant jetait un regard sur le passé.

Elle revoyait alors, comme dans un beau rêve, le jardin ensoleillé du pensionnat où elle avait grandi, insouciant et gai... les grands arbres du bois de Vincennes... les silhouettes aimées de Marthe de Ronceray et de Georges Vernier...

Mais, hélas! au bout de quelques minutes le songe s'envolait, la coin d'azur entrevu dans le ciel noir disparaissait sous les nuages épaissis, et la réalité sombre s'imposait de nouveau.

Le médecin des folles témoignait à sa pensionnaire une bienveillance extrême et l'entourait de prévenances et de soins, mais sous ces affectueux dehors on devinait l'hypocrisie tudesque. Quand la bouche souriait, le regard demeurait glacial, et ce bizarre désaccord entre les lèvres et les yeux causait à la fille du banquier une terreur irraisonnée et redoublait sa défiance.

Frantz Rittner, lui aussi, était singulièrement changé depuis une semaine. Lorsque, se sachant seul, il ne s'observait plus, le masque impénétrable qui couvrait son visage tombait aussitôt.

Le tremblement de ses paupières trahissait une inquiétude continuelle, Il tressaillait au moindre bruit insolite. Un nuage obscurcissait son front où trônait d'habitude une sérénité majesté.

Un changement si subit et si complet dans les allures d'un homme bronzé comme le médecin des folles n'avait pu s'opérer sans de graves motifs.

Frantz Rittner avait reçu la visite de René Jancelyn.

Les deux associés s'étaient longuement entretenus de Paula Baltus.

Les serments de vengeance de la sœur de Frédéric assassiné leur causaient à tous deux une sérieuse épouvante.

Ils avaient compté sur Fabrice, comme on compte sur un paratonnerre quand l'orage gronde et quand l'éclair brille, et voilà que le départ de leur complice les laissait désarmés...

— Qui sait, s'étaient-ils dit, qui sait si Fabrice, sûr de trouver une fortune à New York, n'a pas pris lâchement la fuite pour se soustraire au péril imminent? qui sait s'il reviendra?...

Bref, le médecin des folles et René Jancelyn s'étaient séparés aussi tremblants l'un que l'autre.

Comme la plupart des bandits en habit noir capables de tous les crimes, Frantz Rittner était foncièrement lâche.

Il perdait la tête en face du danger.

A partir du jour de la visite de son associé, il chercha sans cesse le moyen de se soustraire aux coups de la foudre vengeresse.

Un seul lui parut offrir de véritables chances de salut,

C'était de quitter non seulement Paris, mais la France, de disparaître en effaçant ses traces et en changeant de nom, pour jouir en paix, à l'étranger, d'une fortune dont nous connaissons les sources honorables.

Rittner songea sérieusement à se défaire de son établissement, sauf à le céder pour un prix inférieur à sa valeur réelle, et à s'expatrier après avoir touché ce prix.

Il y songea si bien que (sans en rien dire à René Jancelyn et sans recourir à la publicité des journaux) il chargea diverses personnes de répandre une note, dans le monde des médecins aliénistes, annonçant que le directeur de la fameuse maison de santé d'Auteuil accepterait un successeur payant argent comptant.

Ce successeur tarderait-il à se présenter?

A cette préoccupation s'en joignait une autre.

Le médecin des folles feuilletait d'une main fiévreuse cet agenda de chagrin noir plein de notes étranges dont nous avons reproduit quelques-uns, et il se demandait ce que deviendraient après tous ces mystères dont il avait seul la clef.

— Si je peux vendre, se répondait-il, l'homme qui prendra ma place ici ne saura rien de mes secrets et n'en pourra rien deviner... Les choses suivront donc leur cours naturel... Quant à moi, qu'ai-je à craindre? Une fois hors de France, une fois caché dans le fond de l'Allemagne, revêtu d'une peau nouvelle et sous l'étiquette d'un nom vierge, au diable les engagements conclus!... Tant pis pour les naïfs qui ont payé d'avance. Je



ne serai plus là pour exécuter les clauses convenues... Qui donc d'ailleurs oserait se plaindre un peu haut ? Assurément mon brusque départ me fera perdre de grosses sommes, car dans un bref délai je devais toucher beaucoup, mais toute considération d'argent s'efface quand il s'agit de la vie ou de la liberté...

Déjà le médecin des folles avait pris soin de détruire bon nombre de papiers compromettants et de correspondances dangereuses.

Il se tenait prudemment sur ses gardes et ne voyait partout que procureur de la République, commissaires de police et agents de la sûreté...

Il s'était assuré que la petite porte peu connue donnant sur le boulevard de Montmorency s'ouvrait facilement. En cas de descente de justice à la maison de santé, il se ménageait de ce côté une issue pour la fuite.

Enfin il avait réalisé en billets de banque toutes ses valeurs, et les liasses de papier Garat, serrées dans une sacoche de cuir munie de deux serrures, pouvaient s'emporter à la moindre alerte.

Une seule chose manquait à Rittner : un passeport sous un autre nom que le sien. Il en possédait bien trois ou quatre ; malheureusement tous étaient périmés.

René Jancelyn, faussaire émérite, aurait pu le sortir facilement d'embarras, mais pour cela il fallait l'initier à ses projets de départ, et il ne le voulait pas.

## X

### AU CHEVET DE LA FOLLE.

Dans son isolement absolu, dans son chagrin profond, vingt fois Edmée avait été prise du désir d'écrire à Marthe de Ronceray.

Il lui semblait que causer, même de loin, avec cette compagne des jeux de son enfance, avec cette confidente des premiers battements de son cœur, des premières aspirations de sa jeunesse, serait pour elle un soulagement et une consolation.

Mais elle se rappelait les préoccupations vives de son père qui, souhaitant que personne au monde ne pût jamais savoir, quand Jeanne serait guérie, qu'elle avait été folle, avait interdit de faire connaître le lieu de sa retraite.

Donner de ses nouvelles à Marthe, ne serait-ce point transgresser cette défense ?

La jeune fille hésita pendant plusieurs jours, puis elle réfléchit qu'il était possible de concilier son vif désir avec la soumission due aux volontés paternelles.

Il suffisait pour cela que sa lettre à mademoiselle de Ronceray ne contint aucune indication relative à sa résidence actuelle.

Ayant ainsi transigé d'une façon bien innocente avec sa conscience, elle écrivit un matin et, à l'heure du déjeuner, elle descendit, tenant sa lettre à la main.

La jeune fille avait accepté l'offre du médecin des folles, et prenait habituellement ses repas à sa table où nous savons déjà qu'il l'entourait de prévenances hypocrites.

Le docteur, voyant la lettre, pressentit la demande que sa pensionnaire allait lui adresser.

De même qu'Edmée s'était souvenue des volontés de son père, il se souvint des recommandations pressantes de Fabrice.

— Faites en sorte qu'elle n'écrive à personne !... avait dit le neveu du banquier.

Frantz Rittner se tint sur ses gardes.

— Monsieur le docteur, fit la jeune fille, j'ai un petit service à vous demander...

— Je suis à vos ordres, mademoiselle. De quoi s'agit-il ?

— Tout simplement d'envoyer jeter à la poste cette lettre que je viens d'écrire à une de mes amies de pension.

— Je m'en charge, mademoiselle ; je la mettrai moi-même, après déjeuner, dans un des grands bureaux de poste de Paris, ce qui lui permettra d'arriver à destination quelques heures plus tôt.

— Merci mille fois, monsieur le docteur.

Frantz prit la lettre et la serra dans son portefeuille.

— Surtout, continua la jeune fille, n'allez pas l'oublier...

— Soyez tranquille... j'ai bonne mémoire...

On se mit à table.

La conversation, comme d'habitude, n'eut à peu près qu'un seul objectif, toujours le même, l'état de madame Delarivière.

Edmée ne se lassait point de questionner le docteur sur les moyens curatifs qu'il employait, et sur l'espoir plus ou moins fondé d'une guérison plus ou moins prompte.

Frantz Rittner répondait avec une intarissable complaisance et dans le sens qu'il savait devoir être agréable à sa pensionnaire, mais en ayant cependant grand soin d'ajouter que la guérison se ferait attendre plus longtemps qu'il ne l'avait supposé d'abord.

— Docteur, fit Edmée tout à coup, il m'est venu une idée...

— Laquelle ?

— Je me suis dit que l'aspect uniforme de la chambre qu'habite ma pauvre mère attristait certainement ses yeux et son esprit, et que nous hâterions la convalescence en plaçant notre malade dans un milieu moins monotone.

— Je vous comprends, mademoiselle, et théoriquement j'abonde dans votre sens, mais je ne vois pas trop le moyen de passer de la théorie à la pratique...

— Chaque jour, reprit la jeune fille, je consacre deux heures à ma mère...

— Sans doute.

— Eh bien, pendant ces deux heures, ma mère ne pourrait-elle quitter sa chambre sous ma surveillance et descendre au jardin ? Le grand air, le soleil, les fleurs, exerceraient certainement sur son moral une influence favorable...

— Vous oubliez, mademoiselle, que cette liberté relative serait dangereuse...

— En quoi !

— Une crise inattendue pourrait se produire à l'improviste.

— Je serais là...

— Vous en seriez peut-être la première victime... Vous avez failli l'être déjà...

— C'est vrai, mais depuis ce moment la situation de ma mère a bien changé !... Un calme profond, ou pour mieux dire un abattement complet, a remplacé l'agitation des premiers jours... Quand mon père est parti, c'est au jardin que nous avons vu ma mère, vous le savez. Rien de fâcheux n'en est résulté !...

— C'est vrai.

— Eh bien, je vous en conjure, poursuivit Edmée d'une voix suppliante, laissez-moi tenter de nouveau l'expérience... une fois... une seule fois... Il sera facile de ne la point renouveler si mon espoir est déçu... Ah ! monsieur le docteur, ne me refusez pas !... Dites-moi que vous consentez !...

Le médecin des folles hésita ou parut hésiter, ainsi qu'il le faisait toujours, puis il céda.

— Je ne me sens point le courage de résister à votre ardent désir, mademoiselle... répondit-il, et, pour me servir de vos expressions, je vous autorise à tenter l'expérience.

— Aujourd'hui même ?

— Soit...

— Ah ! monsieur, vous êtes bon ! Je vais aller prendre ma mère et la conduire au jardin tout de suite...

Edmée quittait la table.

Rittner l'arrêta par ces mots :

— Eh ! mademoiselle, un instant donc !... Vous allez trop vite en besogne... Les choses ne pourraient se passer ainsi sans une impardonnable imprudence...

— Que faut-il faire, monsieur le docteur ? demanda la jeune fille. Tracez-moi une ligne de conduite, et je la suivrai docilement.

— Vous monterez à l'heure habituelle auprès de madame votre mère... Vous vous rendrez compte de l'état de ses nerfs. Si la moindre agitation se manifestait, il va de soi que l'expérience devrait être remise à un autre jour... Je ne resterai que très peu de temps à Paris... Dès mon retour j'irai vous

rejoindre... Vous me communiquerez vos observations, je jugerai par mes propres yeux et, si ce que vous souhaitez me semble possible aujourd'hui, vous accompagnerez madame Delarivière au jardin en ma présence. Il est indispensable que je sois là, du moins la première fois...

Edmée poussa un soupir.

—J'attendrai donc votre retour, monsieur le docteur, murmura-t-elle.

Le repas était achevé.

La jeune fille se dirigea vers cette partie du bâtiment des folles où se trouvait le logement de sa mère, et la gardienne de service lui ouvrit la chambre de Jeanne, ainsi qu'elle le faisait chaque jour.

Aussitôt seul, Rittner passa dans son cabinet et grâce à un procédé bien simple, un jet de vapeur d'eau bouillante, il décaqueta la lettre que sa pensionnaire lui avait confiée et qui n'était fermée qu'à la gomme.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il aurait agi certainement avec non moins d'adresse et sans plus de scrupule à l'égard d'un cachet de cire.

L'enveloppe ouverte, il lut le contenu.

Les quatre pages, d'une écriture fine et serrée, contenaient la touchante, mais vague expression des douleurs de la pauvre enfant.

La fille du banquier épanchait son âme en parlant du passé et de l'avenir.

Elle disait ses regrets, ses espérances trompées, ses angoisses.

Elle disait surtout et longuement les beaux rêves déçus de son candide amour...

Il n'était question dans cette lettre ni de madame Delarivière ni de la maison du docteur. On n'en pouvait tirer aucun renseignement au sujet de l'endroit où se trouvait Edmée.

—Rien de compromettant... murmura Frantz avec un sourire, un roman enfantin qui n'aura qu'un premier chapitre. Cette épître inoffensive et mélancolique peut partir...

La feuille de papier reprit sa place dans l'enveloppe, la gomme adhéra de nouveau, toute trace d'effraction disparut, et Rittner se rendit à Paris où il jeta la lettre à la poste.

Rejoignons Edmée.

La jeune fille, entrant dans la cellule numéro 5 trouva sa mère couchée toute vêtue sur son lit et endormie.

Les médicaments que le docteur administrait à sa pensionnaire renfermaient à haute dose des narcotiques puissants.

C'est à l'usage, ou plutôt à l'abus de ces narcotiques, qu'il fallait attribuer en grande partie la somnolence fréquente et la stupeur habituelle de la pauvre folle.

Cette fois le sommeil de Jeanne était moins lourd que de coutume.

Des tressaillements nerveux agitaient ses membres, et par instants son pâle visage prenait une expression d'horreur.

On eût dit qu'elle se débattait contre une effrayante vision.

Tout à coup elle se souleva d'un mouvement brusque, s'accroupit sur son lit et rassembla les couvertures autour de son corps comme pour sans faire un abri.

Ses paupières tremblantes se soulevèrent, son regard se fixa sur un angle de sa cellule et ne s'en écarta plus.

L'expression de terreur empreinte sur ses traits ne s'effaçait point.

Quoique éveillée, elle continuait son rêve.

Ses lèvres s'agitaient en balbutiant des paroles vagues, qui peu à peu devinrent assez distinctes pour qu'Edmée pût en saisir quelques-unes à son passage.

La malheureuse femme parlait d'échafaud... Elle voyait la sinistre machine accomplir son œuvre... Elle voyait un ruisseau de sang, qui devenait un fleuve, couler sans cesse et monter toujours... monter jusqu'à son cou... monter jusqu'à sa bouche...

Elle étouffait, noyée dans le sang... sa respiration haletante se changeait en râle...

C'était un spectacle hideux.

Edmée avait peur, mais elle domina son épouvante et, prenant Jeanne dans ses bras, elle lui dit :

—Mère chérie, ce n'est qu'un rêve... un rêve affreux qu'il faut chasser!... Regarde-moi, je suis ton enfant... Regarde-moi... reconnais-moi... je t'aime...

La voix d'Edmée, les tendres paroles qu'elle murmurait à l'oreille de sa mère, produisirent un effet que la jeune fille n'osait espérer qu'à peine.

Le regard de Jeanne changea de direction et se tourna vers Edmée avec une douceur singulière, en même temps qu'un pâle sourire venait à ses lèvres décolorées.

L'enfant, prise d'une soudaine espérance, s'agenouilla sur le bord du lit en répétant :

—C'est toi Edmée... c'est ta fille... Reconnais-moi... reconnais-moi, ma mère...

—Je te reconnais, balbutia Jeanne, tu es l'ange aux cheveux blancs... l'ange aux yeux bleus... l'ange de lumière...

—Oui, reprit vivement Edmée, l'ange de lumière qui voudrait porter ses clartés dans les ténèbres qui t'entourent...

—Ténèbres profondes, continua la folle, obscurité sinistre, nuit noire, et cependant, dans cette nuit j'ai vu... je vois encore...

Elle s'interrompit.

—Mère, demanda l'enfant, que vois-tu donc ?

Jeanne, dont les yeux étaient redevenus fixes, répondit à sa propre pensée plutôt qu'à la question de sa fille :

—Là-bas... bien loin... près du pays où le soleil brûlant éclaire un printemps éternel...

—Eh bien ?

—Un grand navire a quitté le port... il vogue sur la mer immense... l'obscurité se fait... la tempête arrive... le vent souffle en foudre et chante une chanson de mort en déchirant les voiles, en brisant les cordages... le navire roule et tangue, tantôt sur la cime des flots, tantôt dans les abîmes... le tonnerre gronde... le ciel est en feu...

—Sur le pont du vaisseau je vois deux passagers... un vieillard, un jeune homme...

Edmée, haletante, répéta :

—Eh bien ?

Jeanne poursuivit :

—Sur le pont du vaisseau je vois deux passagers... un vieillard... un jeune homme... Je les connais tous deux...

—Qui donc sont-ils ?

—Je ne sais pas leurs noms... j'ai oublié... je cherche en vain... je ne sais pas... je ne sais pas... tu vois bien que je ne sais pas...

—Cherchez, mère chérie, cherchez encore et souvenez-vous.

La folle regardait un point de l'espace avec un redoublement d'attention. Ses yeux brillaient de lueurs étranges et devenaient hagards.

Soudain elle trembla de tout son corps et poussa un cri sourd en détournant la tête.

Edmée frissonnait.

—Qu'avez-vous vu ? demanda-t-elle. Que voyez-vous ?

La folle murmura lentement :

—Le jeune homme tient un couteau. L'acier brille comme un éclair et s'éteint dans le sang. Le crime est consommé. Le vieillard tombe et meurt. Une vague emporte son corps, et l'assassin sourit en jetant dans l'abîme le couteau dont la lame est rouge. La tempête redouble... les mâts foudroyés s'écroulent. Le navire englouti disparaît dans une lueur d'incendie et, au milieu de ces flammes qui sortent des flots, un échafaud se dresse... un échafaud toujours.

Jeanne se tût.

Elle était à bout de forces. Ses nerfs tendus outre mesure tressaillaient. Sa poitrine se soulevait violemment et de grosses gouttes de sueur coulaient sur son visage.

La jeune fille lui prit les mains en s'écriant :

—Ah ! ce rêve est affreux... il me donne le vertige. Rien de tout cela n'est vrai, mère chérie... Rien de tout cela n'est réel... Rien de tout cela n'est possible. Chasse des visions funestes... Tu n'as auprès de toi que ton enfant... que ton Edmée.

Jeanne sembla respirer plus librement, et l'expression d'horreur qui crispait ses traits disparut.

—Edmée, balbutia-t-elle, Edmée...

C'était la première fois, depuis la catastrophe de Melun, qu'elle prononçait le nom de sa fille.

L'enfant tressaillit de joie et poursuivit :

—Te souviens-tu, ma mère?... j'étais en France, à Saint-Mandé...

—Saint Mandé... répéta la folle... Saint Mandé... Saint Mandé...

—Toi, tu étais bien loin... en Amérique, à New-York... avec mon père... Souviens toi!

Jeanne porta ses deux mains à son front. A coup sûr un travail immense se faisait dans le chaos de sa pensée.

Edmée poursuivit.

—Souviens-toi... Mon père que tu aimes de toute ton âme et qui ne vit que pour t'aimer... Maurice Delarivière... mon père... Souviens-toi...

Jeanne se dressa brusquement... Une flamme passa dans ses yeux.

—Oui, dit-elle d'une voix tremblante. Oui...

—Tu te souviens?...

—Je me souviens...

—Dieu de bonté, s'écria la jeune fille avec ardeur, achevez le miracle et rendez-moi ma mère...

Jeanne, debout, regardait Edmée.

Rien, dans son attitude, n'exprimait la démence.

L'enfant poursuivit.

—Maurice Delarivière... Oh! ma mère bien-aimée, souviens-tout à fait... Dis-moi qui porte ce nom chéri...

—Oui... oui... Ce nom... je le sais... c'est...

—C'est mon père... acheva Edmée.

—C'est le bourreau... répliqua la folle en accompagnant ces paroles d'un long éclat de rire.

Edmée ne trouva point en elle-même l'énergie nécessaire pour subir avec calme cette déception terrible.

Elle se laissa tomber sur un siège, éclata en sanglots et murmura douloureusement :

—Mon Dieu! j'avais espéré trop vite! Tout s'écroule de nouveau!!!

Jeanne s'étendit dans le grand fauteuil placé près de son lit, ferma les yeux et parut dormir.

Une heure à peu près se passa ainsi.

La jeune fille, la tête penchée, l'âme en proie au découragement le plus sombre, continuait à pleurer sans en avoir conscience.

Frantz Rittner, revenu de Paris, entra dans la cellule.

—Qu'avez-vous, mademoiselle? demanda-t-il. Pourquoi ces larmes?

—Ah? monsieur le docteur, répondit Edmée, je viens de recevoir un coup bien cruel...

—A quel propos? Que s'est-il passé?

—J'ai cru, pendant quelques instants, que ma mère recouvrerait la raison...

Eh! mademoiselle c'était impossible.

—Je ne le vois que trop, hélas!... Mais je ne réfléchissais pas... Elle a répété après moi mon nom et celui de Saint-Mandé... Elle semblait me comprendre quand je lui parlais de mon père... Elle avait l'air de me reconnaître...

—Et tout cela sans crise violente? sans agitation nerveuse?

—Oui, docteur... presque avec calme. Mais ce retour à la raison n'était qu'une apparence trompeuse, et le délire est revenu brusquement, anéantissant mon espoir...

Frantz Rittner, en écoutant Edmée, se disait tout bas :

—La guérison fait des progrès rapides. Ce qui ne s'est point produit aujourd'hui peut avoir lieu demain... Demain peut-être la folie aura disparu! Or Jeanne, recouvrant la raison, serait pour nous un danger terrible... Il faut y mettre ordre, et je m'en charge.

Surprise et inquiète de l'attitude préoccupée du médecin, Edmée demanda :

—A quoi pensez-vous, monsieur le docteur?...

—Au traitement que je vais désormais faire suivre à notre malade.

—Un traitement nouveau?

—Oui, mademoiselle, l'état général se modifiant, la nature des médicaments doit se modifier aussi.

—Trouvez-vous qu'il y ait progrès?

—Incontestablement.

—Comptez-vous triompher bientôt du mal?

—Les caractères et les symptômes de l'aliénation mentale sont si capricieux qu'il est difficile et presque impossible de se prononcer... Je n'affirme rien, mais j'espère...

—Dieu veuille que votre espoir ne soit point déçu comme l'a été le mien tout à l'heure! Me permettez-vous de conduire ma mère au jardin?...

—Je n'y vois aucun inconvénient... Je serai là d'ailleurs, et l'une des infirmières se tiendra par mon ordre à portée de la voix, prête à intervenir au besoin.

Edmée passa l'un de ses bras sous le bras de Jeanne, et la contraignit doucement à quitter son fauteuil en lui disant :

—Viens, ma mère...

La pauvre femme la suivit docilement.

En pénétrant dans ce parc enchanté que nous avons décrit et dont les pelouses d'un vert d'émeraude chatoyaient sous les rayons d'un joyeux soleil, en voyant les corbeilles de fleurs artistement disposées et rivalisant d'éclat et de parfum, en respirant cette atmosphère tiède et embaumée, Jeanne s'arrêta comme en extase, éblouie par ce tableau de la nature radieuse qu'elle ne contemplait pas cependant pour la première fois.

Aucun effet de ce genre ne s'était manifesté quand la pauvre femme avait franchi le seuil de ce même jardin, le jour du départ de M. Delarivière et de Fabrice.

Le docteur en fit tout bas la remarque et fronça le sourcil.

Edmée conduisit sa mère sous une tonnelle de verdure, où les chèvrefeuilles et les rosiers grimpants, formant une voûte odorante, entretenaient en plein midi, malgré les feux du soleil, une délicieuse fraîcheur.

Jeanne, au lieu de rester inerte comme de coutume et dans une immobilité de statue, se mit à cueillir des rosés que ses mains agiles enlacèrent avec une vivacité et une adresse merveilleuses, et dont elle fit une couronne qu'elle posa sur le front de sa fille en balbutiant d'un ton enfantin :

—Les roses vont bien aux têtes blondes, et l'ange de la lumière a des cheveux d'or...

Edmée contemplait sa mère avec une émotion croissante et lui baisait les mains.

—Mon Dieu, la voir ainsi, se disait-elle, et penser qu'elle ne me reconnaît pas... que son âme est absente!... Cela brise le cœur...

Les larmes de la jeune fille coulèrent de nouveau.

Jeanne parut surprise, lui toucha les joues et regarda ses doigts humides.

—Tu pleures, bel ange blond... murmura-t-elle ensuite. T'ai-je fait mal en te couronnant?... Il faut me pardonner... Ces fleurs, vois-tu, ce sont des roses, et les roses cachent des épines... Parfois la couronne de roses est la couronne du martyre... Ange de lumière, pardonne-moi...

Et Jeanne fit un mouvement pour s'agenouiller devant sa fille, qui la soutint en l'enlaçant de ses deux bras :

—On ne la guérira donc pas, mon Dieu! pensait Edmée dont les larmes ne tarissaient point. Il me semble, à moi, que la science ne devrait point rester impuissante devant ce mal terrible... Il me semble que si le docteur Rittner le voulait fermement il rendrait à ma mère sa raison disparue... Oh! Georges Vernier, vous en qui j'aurais confiance, pourquoi n'étes-vous pas là?... Vous avez la science, Paula, me l'a dit, et votre science unie à ma tendresse filiale saurait guérir ma mère... Ah! si vous étiez là, ce serait le salut!... Je le sens. J'en suis sûre...

La jeune fille se leva, rayonnante, illuminée, et tourna ses yeux vers le ciel.

Une pensée spoudaine avait traversé son esprit. Elle remerciait Dieu qui, croyait-elle, venait de lui envoyer cette pensée.

Depuis un moment Frantz Rittner, caché par des touffes de verdure, ne perdait aucun détail du tableau que nous venons de photographier pour nos lecteurs.

Il quitta la retraite qui le dérobaux aux regards et s'approcha.

—Mademoiselle, dit-il à la jeune fille, il faut reconduire madame votre mère à sa cellule...

—Déjà ! s'écria Edmée.

—Oui, déjà... L'abus des meilleures choses est toujours dangereux, et l'influence vivifiante du grand air déterminerait une surexcitation qu'il convient d'éviter...

—Je vous obéis, docteur, mais ma mère va mieux, n'est-ce pas ?...

—Beaucoup mieux, oui, mademoiselle.

Edmée passa son bras caressant autour des épaules de Jeanne et reprit lentement avec elle le chemin du bâtiment des folles.

—Elle va trop bien ! pensait Frantz Rittner en les regardant s'éloigner. La guérison serait trop rapide... Il ne faut pas qu'elle guérisse...

## XI

### COMMENT CLAUDE MARTEAU VINT A NEUILLY.

Peu de jours après son entretien avec le neveu de M. Delarivière, Claude Marteau avait reçu de la préfecture de Melun une lettre lui enjoignant de se présenter pour affaire urgente au bureau de la sûreté, première section, deuxième division.

En toute autre circonstance une missive de cette nature aurait inquiété notablement le batelier, mais il devinait sans peine le motif de la convocation.

On allait sans le moindre doute lui remettre le permis de séjour dans le département de la Seine obtenu pour lui par Fabrice Leclère.

Aussi, quoiqu'il lui fût toujours désagréable d'entrer en rapport avec quiconque appartenait à l'administration, il prit sans trop d'émoi le chemin de la préfecture, monta gaillardement au bureau où il était appelé, et fut introduit sur le champ dans le cabinet du chef.

En se trouvant debout, son béret à la main, devant l'important personnage, l'ex-matelot ne tremblait pas précisément, mais il s'en fallait de bien peu. Sa gêne se traduisait par la gaucherie de son attitude, habituellement si crâne.

—Vous vous nommez Claude Marteau ? lui demanda le chef de bureau.

—Surnommé Bordeplat... Oui, monsieur.

—Vous avez adressé une requête à la préfecture de la Seine pour obtenir votre résidence à Paris ?

—Oui, monsieur... C'est-à-dire, non, monsieur...

—Comment ?

—La requête, monsieur, ce n'est pas moi qui l'ai faite... C'est une personne qui me porte intérêt, qui me prend à son service et qui s'est chargée de ça...

—M. le préfet de la Seine a bien voulu vous accorder ce que vous désiriez et ce qu'on sollicitait pour vous...

—Vive M. le préfet !...

—Voici un passeport pour Paris...

Cette fois Claude Marteau se mit à trembler positivement en prenant le précieux papier que lui tendait le chef de bureau, mais ce n'était plus d'anxiété, c'était de joie.

—Ah ! je vous remercie, monsieur... s'écria-t-il avec émotion, je vous remercie de tout mon cœur...

—Rendez-vous digne, par votre bonne conduite, de la très grande faveur que vous obtenez... Faites en sorte qu'on n'ait point à regretter un jour ce qu'on fait aujourd'hui pour vous...

—Ah ! pas de danger, monsieur !... On ne devient pas récidiviste à moins d'être un gredin fini... et, quoique j'aie été condamné, je suis un honnête homme... Vous savez, monsieur, la condamnation, ce n'était point pour de l'argent... Voler de l'argent... ah ! mais non !... je me serais coupé la main plutôt ! C'était pour un pain, monsieur... un simple pain de quatre livres... Enfin, suffit, soyez tranquille... on n'aura rien à me reprocher...

—Je le souhaite...

—Comptez-y, monsieur.

—Dans les deux jours qui suivront votre arrivée à Paris, poursuivit le chef de bureau, vous vous rendrez à la préfecture de police, où l'on vous donnera un permis de séjour en échange de ce passeport.

—Merci, monsieur... Et c'est tout ?

—C'est tout.

Claude plia le passeport soigneusement, l'enveloppa de son mouchoir, le mit dans une de ses poches, salua et sortit.

Il alla prendre congé de sa patronne, la veuve Gallet, prévenue depuis trois jours qu'il quittait son service avec bien du regret.

La brave femme s'était attachée à lui et savait qu'elle ne le remplacerait pas facilement, quoiqu'il eût le tort d'aimer un peu trop la divine bouteille.

Elle lui fit promettre de revenir la voir et lui glissa dans la main deux louis à titre de gratification.

Claude la remercia vivement, puis, selon les recommandations de Fabrice, prit le chemin de fer sans dire à ses connaissances de Melun qu'il allait à Paris.

Notre marin avait le cœur léger... Il rayonnait. Il se sentait renaître...

N'ayant eu garde d'écorner les deux cents francs donnés par le neveu du banquier, il lui fut facile, en arrivant, de s'équiper d'une façon convenable.

Il acheta veste de matelot, pantalon de drap et pantalon de treillis, chemises à collet bleu, caban, ceintures rouges, enfin une garde-robe complète.

Il n'oublia ni le béret à houppes de laine, ni le chapeau traditionnel en toile cirée.

Certaine casquette de drap bleu, avec une ancre d'or, lui donnait grandement envie ; mais son gros bon sens lui disait que peut-être son nouveau patron trouverait cette coiffure prétentieuse.

Claude avait, chez le marchand même, revêtu son costume le plus beau.

Il entassa dans une valise neuve le reste des effets, ensuite rasé, bichonné, *galipoté de frais*, comme il disait en son langage imagé de marin émérite, il héla un fiacre qui passait à vide, et se fit conduire à Neuilly-Saint-James, à l'adresse indiquée sur la carte de Fabrice.

Disons, puisque l'occasion s'en présente, que cette carte occupait la place d'honneur dans un immense porte-monnaie dont les cases profondes contenaient en outre un billet de cinquante francs, deux ou trois louis, quelques pièces blanches, pas mal de gros sous, et un certain nombre de petits bibelots fort intéressants, dont nous aurons à nous occuper plus tard.

En arrivant rue de Longchamps Claude paya son cocher, prit sa valise et sonna vigoureusement.

Le son de la cloche fit accourir le jardinier concierge.

Ce dernier avait reçu des instructions de Laurent et n'ouvrait qu'à bon escient.

—Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ? fit-il à travers les barreaux de la grille.

—C'est-il ici qu'est amarrée la maison de M. Delarivière ? demanda le matelot.

—Pourquoi voulez-vous savoir cela ?

—Pourquoi je veux savoir cela ? répéta le matelot en riant, Il est bon là, le terrain !! Eh bien, mon brave, je veux savoir cela, parce que j'y viens affaler mon hamac...

—Affaler !... quoi ?...

—Mon hamac, donc !... Autrement dit, j'y viens demeurer.

—Demeurer ici !!! s'écria le concierge.

—Un peu, mon fiston...

—Perdez-vous la tête, marinier !!

—Je ne crois pas... Et la preuve c'est que je suis expédié le neveu...

—Le neveu ? Quel neveu ? Le neveu de qui...

—Ah ça ! mais, dites donc, vous, ça va-t-il bientôt finir ! s'écria Claude qui n'était point d'un naturel patient... Ton-

nerre de Brest ! Si saint Pierre vous ressemble, on ne doit pas entrer facilement dans le paradis du bon Dieu !... En voilà un tas de micmacs pour larguer une méchante grille de jardin. Le neveu en question s'appelle M. Fabrice Leclère et j'ai affaire à un nommé Laurent, l'intendant de la case... Etes-vous le nommé Laurent ?

—Non, je suis le jardinier.

—Eh bien ! alors, assez de coups de ratissoire dans l'allée des questions, et s'il vous est défendu d'ouvrir sans qu'on vous montre une permission du commandant du port, allez chercher l'intendant Laurent, il me signera mon laissez-passer...

—C'est bon... j'y vais... Il ne faut pas m'en vouloir si je vous laisse dehors... les maîtres sont absents, et j'ai ma consigne...

Et le jardinier tourna les talons à Claude, qui se mit à bourrer sa pipe en riant de la figure ébahie de son interlocuteur et en se disant :

—Tommerre de Brest ! il a le cordon difficile, ce paroissien-là ; mais, si c'est sa consigne, je l'approuve !... Les patrons sont absents et les filous n'ont pas la langue dans leur poche. On fait bien de se méfier...

Le jardinier reparut au bout de deux ou trois minutes, accompagnant Laurent et, sur l'ordre de ce dernier, il ouvrit la petite porte voisine de la grille.

—Salut, la compagnie ! fit le matelot en franchissant le seuil et en touchant militairement son béret de sa main droite.

—C'est vous, mon brave, qui vous appelez Claude Marteau, de Melun ?... demanda l'ex-valet de chambre...

—En personne véritable et naturelle... répliqua le batelier. Et c'est vous qui êtes monsieur l'intendant ? ajouta-t-il.

Laurent eut un sourire béat, le sourire de l'homme arrivé, et répondit avec condescendance :

—C'est moi-même...

—Pour lors, nous allons nous entendre... Je vous suis envoyé...

—Par M. Fabrice Leclère... interrompit Laurent. Je sais cela... Vous avez une carte à me remettre...

—La voici.

—C'est parfait... On vous a fait attendre pas mal sur le trottoir, hein, mon brave ? Que voulez-vous, j'ai donné des ordres... Les voleurs sont malins... Je suis responsable de tout ici, voyez-vous... et je me méfie...

—Vous avez bigrement raison ; mais, à présent que j'ai répondu au mot d'ordre, voulez-vous me faire l'amitié de me conduire à ma cambuse... autrement dit à ma chambre, afin que je me débarrasse de mon *baluchon*... autrement dit de ma malle.

—Ne prendrez-vous pas volontiers un verre de vin d'abord ?

—Plus tard ce ne sera pas de refus, mais pour le moment, s'il vous plaît, allons à la cambuse...

—Comme vous voudrez... Attendez-moi un peu... Je vais chercher les clefs.

Et Laurent s'éloigna, laissant le matelot au milieu d'une allée avec sa valise à ses pieds.

—Ce monsieur l'intendant fait l'homme d'importance... pensa Claude Marteau ; il pose pour le propriétaire... Mais il a l'air d'un bon diable tout de même...

Laurent reparut et, à travers les détours du petit parc, conduisit le nouveau venu au pavillon situé près du boulevard de la Seine.

Là il ouvrit la porte et dit :

—Nous y sommes... Voici où vous logerez, mon brave.

Claude jeta dans l'intérieur un regard curieux.

—Tout ça pour moi seul ? s'écria-t-il ; pas possible !

—Dame, vous voyez... fit Laurent. Deux pièces, et gentiment meublées...

—Mais c'est un château !...

—Enfin vous ne serez pas mal...

—C'est-à-dire que je serai trop bien ! Si la veuve Gallet, mon ex-patronne, voyait la cassine, tonnerre de Brest, que dirait-elle ! Plus que ça de *lusque*. Seulement ça sent le renfermé... je vas donner un peu d'air...

—A votre aise...

Le matelot ouvrit au grand large les deux fenêtres qui donnaient l'une sur le parc, l'autre sur le boulevard de la Seine et sur le bras de la rivière, en face de l'île Rothschild.

—Comment trouvez-vous la vue ? demanda Laurent.

—Superbe ! on voit frétiller l'ablette et le gardon à fleur d'eau... Ça vous réjouit le tempérament.

—Il y a là à côté, derrière un massif, une petite grille qui conduit sur la berge, poursuivit l'intendant, en voici la clef... Comme ça vous pourrez aller et venir à votre aise sans déranger les maîtres...

Et il tendit à Claude un passe-partout que le matelot serra dans le tiroir d'une table.

—On viendra mettre des draps au lits... continua l'homme de confiance. Pour tout le reste je crois que rien ne manque... Voici l'heure du dîner... Allons faire un petit tour du côté de l'office.

—Ça va ! L'appétit est là... présent au poste, j'ai dans ma folle idée que je donnerai un joli coup de fourchette...

—Demain matin, vous commencerez à trotter pour vos chats et vos commandes. M. Fabrice tient à trouver tout organisé quand il reviendra.

—Ah ? tout sera prêt... répondit Claude, et si ça ne dépend que de moi, le jeune bourgeois sera content.

Les deux hommes se rendirent à l'office, où le couvert était dressé.

Laurent présenta le nouveau venu et la connaissance fut vite faite.

Claude avait la langue pendue, la parole facile, une verve inépuisable, une collection d'anecdotes un peu délurées et de pittoresques expressions.

Il amusait, il savait faire rire. Au bout d'une heure il était déjà l'ami de tout le monde.

La soirée passa comme un éclair.

Vers minuit, le matelot regagna son pavillon. Il trouvait la cuisine exquise, le vin délicieux, le lit moelleux. A coup sûr il en fallait moins pour constituer le parfait bonheur.

A peine la tête sur l'oreiller, Claude s'endormit d'un profond sommeil et rêva qu'il était capitaine au long cours.

Contrairement à son habitude il ne s'éveilla qu'au grand jour. En cinq minutes il fut habillé et, ouvrant la petite porte à l'aide du passe-partout, il alla faire un tour sur le boulevard, afin de jeter un coup d'œil de connaisseur aux rives de la Seine.

Huit ou dix marches de pierre enclavées dans la berge et formant escalier descendaient jusqu'aux eaux basses.

Du premier regard Claude s'assura que l'emplacement était le plus favorable qu'il fut possible d'imaginer, et qu'il suffirait de quelques pieux solides pour amarrer le yacht et les autres embarcations.

Il prit ses mesures, rentra dans le parc et se dirigea vers l'habitation.

Laurent, confortablement installé devant le péristyle, sur un fauteuil américain à bascule, lisait le *Petit Journal*.

—Ah ! ah ! matelot, fit-il, vous voilà prêt à partir...

—Le temps de casser une croûte, et en route.

—C'est ça... allez à l'office où l'on vous donnera ce qu'il vous faut... Je vais vous chercher de l'argent pour vos chats...

Dix minutes plus tard Claude Marteau, lesté d'un verre de vin, d'un chiffon de pain frais et d'une tranche de viande froide, ayant de plus le gousset bien garni, partait léger comme un papillon et gai comme un pinson.

Il se rendit à Paris d'abord et gagna le préfecture de police où il échangea son passeport contre un permis de séjourner dans le département de la Seine.

Ceci fait, il se mit à côtoyer les quais en remontant le cours de l'eau, jetant un coup d'œil aux embarcations amarrées le long des bords, et ne trouvant rien qui lui parût digne d'attention.

Laissons-le continuer ses recherches, et rejoignons Paula Baltus à la villa voisine de Melun.

Nous l'avons dit dans l'un des précédents chapitres, la jeune fille, pendant les premiers jours suivirent le brusque départ de Fabrice pour New York, s'était en quelque sorte immobilisée dans son naissant amour, et le reste du monde avait cessé d'exister pour elle.

Cet état de recueillement extatique, d'ongourdissement égoïste, ne pouvait se prolonger beaucoup, étant donnée la nature énergique de Paula.

La sœur de Frédéric se souvint bien vite du serment fait par elle à la mémoire de son frère assassiné.

Elle rougit de honte et pâlit de colère en songeant que, pendant une semaine, elle avait oublié la parole donnée, et que le meurtrier, ou du moins son complice, les mains rouges de sang, vivait dans une sécurité complète et avait des poursuites vaines de la justice impuissante et dupée.

En conséquence elle résolut de commencer aussitôt la tâche qu'elle s'était imposée volontairement.

Ce n'est pas tout.

Depuis la visite dominicale à laquelle nous avons assisté, Paula n'avait point quitté sa villa.

Deux lettres de Fabrice un et billet de madame Jacques Lefebvre lui étaient arrivés successivement.

Ni le neveu de M. Delarivière, ni la femme du banquier parisien ne prononçaient le nom d'Edmée.

Où donc se trouvait la jeune fille que tout le monde semblait oublier ?

Paula se préoccupa de cette question, car elle aimait tendrement Edmée quoique la connaissant à peine.

Le billet de madame Lefebvre invitait l'orphelino à venir passer une journée au parc des Princes.

— Là, sans doute, j'aurai des nouvelles... se dit Paula, j'irai.

Et elle partit pour Paris.

Sa première interrogation en arrivant fut celle-ci :

— Verrons-nous Edmée aujourd'hui ?

Le banquier et sa femme se regardèrent avec étonnement.

Ils savaient que M. Delarivière et Fabrice faisaient route vers New-York, mais, pas plus que mademoiselle Baltus, ils n'avaient entendu parler d'Edmée.

— C'est singulier... bien singulier... murmura l'orphelino. M. Fabrice m'a écrit deux fois sans me dire un mot de sa cousine... Ne vous semble-t-il pas, comme à moi, que ce silence cache un mystère ?

— Peut-être... répondit Jacques Lefebvre ; il est certain que mon vieil ami Maurice Delarivière, quittant Paris brusquement, aurait dû confier sa fille à ma femme...

— C'est indiscutable... appuya mademoiselle Baltus. On ne laisse pas seule une enfant de seize ans ! Où est Edmée ?

## XII

### LE DOCTEUR BERNIER N'EST PAS SEUL A CHERCHER EDMÉE.

Après un court instant de silence Jacques Lefebvre reprit :

— A cette question je ne puis répondre, et comme vous je trouve en tout ceci quelque chose d'inexplicable... N'avez-vous pas remarqué, ma chère enfant, que chez moi, et même chez vous, mon ami Maurice Delarivière, malgré nos tentatives pour l'égayer, semblait préoccupé, triste et sombre, et qu'il faisait d'inutiles efforts pour nous montrer un visage souriant ?

— Je ne connaissais pas votre ami, répondit Paula, il me serait donc impossible d'établir une comparaison entre son visage d'autrefois et son visage d'à-présent ; mais j'ai constaté comme vous qu'il avait l'air profondément triste.

— Je suis lié avec Maurice depuis tantôt quarante ans, poursuit le banquier parisien, et j'ai la conviction que son grand changement résulte d'une douleur secrète.

— D'où viendra cette douleur ?

— Eh ! le sais-je ? Il habite New-York et moi Paris...

Nous nous voyons tous les deux ans pendant quelques jours et, le reste du temps, nos relations sont purement commerciales, ou peu sans faut,

— Peut-être, reprit mademoiselle Baltus, est-il douloureusement affecté de cette maladie soudaine qui n'a point permis à sa femme de le suivre à Paris ?

— C'est probable... mais, sachant à n'en pouvoir douter que Maurice adore sa femme, je ne comprends pas du tout qu'il ait pris le parti de la laisser dans le Midi et de continuer son voyage... Là aussi, très certainement, il y a un mystère...

— Des embarras d'argent expliqueraient bien des choses... hasarda mademoiselle Baltus.

Jacques Lefebvre se mit à rire.

— Cherchons ailleurs... répliqua-t-il, je connais à Maurice Delarivière une fortune liquide de douze millions au moins.

— Peut-être madame Delarivière est-elle plus sérieusement atteinte qu'il ne nous l'a dit... peut-être craint-il pour sa vie...

— C'est inadmissible...

— Pourquoi ?

— Si Jeanne était dangereusement malade, Maurice n'aurait point acheté une propriété à Paris, avec le projet de s'y fixer d'une façon définitive...

— En effet, mais tout ceci ne nous apprend pas où est Edmée... Supposez-vous que votre ami l'ait emmenée avec lui à New-York ?

— C'est peu probable... je crois plutôt qu'elle est restée à Paris dans la propriété de son père...

— Eh bien, dit Paula, je veux le savoir et je le saurai...

— Avez-vous à ce point besoin de voir Edmée ?

— Oui... je me sens attirée vers elle par une vive sympathie... je l'aime comme si elle était ma sœur... je ne l'ai vue que deux fois, et il me semble que je la connais depuis longtemps et que je l'ai toujours aimée... Vous dites que M. Delarivière a acheté un hôtel à Paris ?

— Une villa, avec un grand jardin, sinon à Paris du moins tout près...

— Où ?

— A Neuilly.

— Savez-vous l'adresse exacte ?

— Non... Maurice devait me la donner en m'indiquant le jour où nous irions, ma femme et moi, pendre la crémaillère... Son brusque départ l'a empêché de le faire... Songez-vous à y aller ?

— Sans doute, puisque j'ai la chance d'y trouver Edmée, ou tout au moins d'avoir de ses nouvelles...

— Rien ne sera plus facile que de se renseigner à Neuilly... reprit le banquier. Une propriété importante, vendue seulement depuis quelques jours... tout le monde doit connaître cela...

— Vous avez raison... j'y vais...

— Voulez-vous que j'envoie ?... dit madame Lefebvre.

— Non, je préfère m'informer moi-même.

— Alors je vais faire atteler et mettre une voiture à votre disposition...

— J'en serai reconnaissante.

— Vous ne resterez pas trop longtemps dehors, n'est-ce pas ? Songez, chère enfant, que cette journée devait nous appartenir tout entière...

— Ah ! soyez tranquilles, je reviendrai vite... J'ai hâte de me retrouver auprès de vous...

En cinq minutes, le coupé fut attelé.

Paula monta en voiture.

— Où faut-il conduire mademoiselle ? demanda le cocher...

— A Neuilly...

— A quel endroit de Neuilly ?

— Suivez la grande avenue jusqu'au pont de Courbevoie.

— Bien, mademoiselle.

Le cheval, un grand stepper irlandais, prit un trot de cinq lieues à l'heure, traversa diagonalement le bois de Boulogne, suivit le boulevard de Madrid pour gagner l'avenue, et en vingt minutes s'arrêta près du pont.

Paula descendit de voiture.

Neuilly s'étendait à sa droite et à sa gauche.

De quel côté commencer les recherches ? A qui s'adresser ?

La jeune fille, fort embarrassée, avisa un cantonnier qui, sa lance à la main, arrosait l'amorce de la chaussée du boulevard de la Seine.

Elle se dirigea vers lui.

—Monsieur, lui dit elle, j'ai besoin d'une adresse, peut être pourriez-vous me la donner...

—Avec plaisir, ma petite dame, si c'est en mon pouvoir.

—Connaissez-vous à Neuilly une grande propriété vendue depuis quelques jours à un monsieur très riche qui est venu l'habiter avec sa fille et son neveu ?...

—Ma foi non... Ça fourmille à Neuilly, voyez-vous, les grandes propriétés... On vend... on achète... on emménage... on déménage... Nous ne nous en occupons pas, nous autres... Je ne peux rien vous dire...

—Où pensez-vous qu'il me serait facile de me renseigner ?...

—Ah! dame! je ne vois guère que les facteurs de la poste...

—Vous avez raison, mais où les trouver ?

—Le bureau de poste est dans l'avenue, pas bien loin... on le voit d'ici... Là on vous répondra, bien sûr, pour peu que les personnes que vous cherchez reçoivent des lettres...

—Merci, monsieur.

Paula fit signe au cocher de la suivre et se dirigea pédestrement vers le bureau que le cantonnier lui avait désigné.

Deux ou trois facteurs attendaient sur le seuil l'heure de la prochaine distribution.

La jeune fille, s'adressant à eux, renouvela sa demande.

—Je connais bien une maison dans laquelle on s'est installé ces jours passés avec des équipages superbes et tout le tra-la-la... répondit l'un des facteurs, mais je ne pourrais point vous dire le nom du nouveau propriétaire, n'ayant pas encore eu l'occasion de porter de lettres pour lui...

—Et, où se trouve cette maison ?

—Au coin de la rue de Longchamps et de la rue du Bois-de-Boulogne...

—Merci, monsieur...

—Bien à votre service, madame...

Mademoiselle Baltus remonta en voiture et donna au cocher l'adresse indiquée.

Au moment où le coupé faisait halte devant la grille que nous connaissons, une jeune fille, la femme de chambre d'Edmée, sortait par la petite porte que le jardinier-concierger ferma derrière elle.

Paula mit pied à terre et, s'avançant vivement vers cette jeune fille, lui toucha le bras en lui disant :

—Mademoiselle, cette propriété n'appartient elle pas à M. Delarivière ?...

—Oui, madame.

—Et vous faites partie de sa maison ?

—Oui, madame ; je suis femme de chambre de la fille de monsieur.

—M. Delarivière est-il chez lui ?

Paula était sûre du contraire, mais elle voulait savoir si le banquier, en quittant Paris, avait recommandé de tenir secrète son absence.

—Non, madame, répliqua la femme de chambre, monsieur est parti la semaine dernière pour aller en Amérique... Il reviendra le mois prochain...

—Et mademoiselle Edmée ?

—Mademoiselle est en voyage aussi, madame...

—Avec son père ?

—Je n'en sais rien, et je ne le crois pas.

—Comment ?

—Mademoiselle Edmée est partie le matin, et M. Delarivière est parti le soir avec son neveu M. Fabrice... Il est vrai qu'ils ont pu se retrouver quelque part... C'est un fiacre qui a emmené mademoiselle, et ces messieurs sont partis pour la gare Saint-Lazare dans une des voitures de la maison... Si madame veut voir M. Laurent, l'intendant de monsieur, peut-être pourra-t-il lui en dire plus long que moi...

—Volontiers, mademoiselle...

Paula sonna à la grille ; le jardinier ouvrit et, rempli d'é-

gards pour une jolie personne venue dans une voiture de maître admirablement attelée, il courut avertir Laurent qu'une belle dame le demandait.

L'important personnage, très intrigué, ne se fit point attendre et se mit à la disposition de Paula, mais il lui fut impossible d'apprendre à la jeune fille autre chose que ce qu'elle savait déjà par la femme de chambre.

Un seul fait résultait clairement de ce double entretien.

La fille de Maurice Delarivière ne se trouvait pas à la maison de Neuilly ; elle n'avait point accompagné son père et les domestiques ignoraient sa résidence actuelle...

Le problème restait insoluble Baltus regagna le parc des Princes en se demandant comme au départ :

—Où est Edmée ?...

### XIII

#### UNE RENCONTRE QUI CHANGE LA FACE DES CHOSES.

Paula Baltus, nous l'avons dit, reprit le chemin de la villa où M. et madame Jacques Lefebvre l'attendaient avec impatience.

Tous deux s'associèrent grandement à sa déconvenue et furent frappés comme elle du mystère dont s'entourait l'absence, ou plutôt la disparition d'Edmée.

Ils voulaient retenir Paula jusqu'au lendemain, mais la jeune fille insista pour regagner Melun le soir même.

Une atmosphère de profonde tristesse entourait l'orpheline.

Elle se sentait plus seule qu'elle ne l'avait jamais été ; elle avait résolu de commencer dès le jour suivant les recherches relatives au complice inconnu de l'assassinat de Frédéric.

Depuis une semaine, tous les *on-dit* relatifs aux incidents de l'exécution de Pierre le condamné étaient arrivés jusqu'à elle...

Elle savait qu'une femme, une voyageuse inconnue, avait subitement perdu la raison en assistant par hasard à la sinistre tragédie de l'échafaud.

Très frappée de cette circonstance étrange, elle s'était informée des moindres détails, et, chose bizarre, singulier effet du pressentiment, ou plutôt phénomène de la double vue dont l'âme humaine est le théâtre dans certaines circonstances capitales, elle se persuadait que la folie, et surtout la cause de la folie de cette femme, lui serviraient de fil conducteur pour arriver au but qu'elle s'était juré d'atteindre...

Plus d'une fois, enfermée dans la bibliothèque de son frère, elle avait étudié les pages d'un livre de médecine traitant de l'aliénation mentale et de ses origines, mais le langage abstrait de ce livre et ses expressions techniques la troublaient sans l'éclairer.

Le lendemain de sa visite au parc des Princes, elle se leva de grand matin et se dit :

—Je ne veux plus remettre... Dès aujourd'hui je commence mon œuvre... Pour agir utilement il ne faut pas que le moindre doute subsiste dans ma pensée. Je veux avoir la certitude qu'en suivant d'un pas ferme la voie qui m'attire, je ne ferai pas fausse route... Or, cette certitude, je ne l'aurai qu'en consultant la science... Je la consulterai... Parmi les médecins de Melun il en est un que tout me désigne... Entre lui et moi l'affection candide de ma chère Edmée forme un trait d'union... Je le verrai, je l'interrogerai et, s'il ne peut pas me répondre de façon péremptoire, je m'adresserai aux spécialistes, aux professeurs de la Faculté de Paris, aux maîtres de la médecine légale...

Paula s'habilla de bonne heure, déjeuna rapidement et fit atteler ses poneys à un panier que chaque jour, avant la mort de son frère, elle prenait plaisir à conduire elle-même.

Elle gagna la ville en quelques minutes et arrêta son léger véhicule à la porte du docteur Vernier.

Georges était chez lui, dans son cabinet de travail, entouré d'un monceau de livres.

Il étudiait avidement un volume aux colonnes compactes,

et n'interrompait sa lecture que pour couvrir de notes les pages d'un cahier à demi rempli déjà.

En tête du volume dont l'étude l'obsorbait, on aurait pu lire ce titre : *Traité de la folie, nomenclature et classification.*

Un coup frappé discrètement fit tressaillir le jeune homme.

—Entrez ! dit-il en relevant la tête.

La vieille gouvernante parut sur le seuil.

—Qu'y a-t-il, Madeleine ? demanda Georges.

—Monsieur le docteur, c'est une dame qui désire vous voir...

—Une dame ?... répéta Georges, avec un violent battement de cœur trahissant une espérance insensée.

—Oui, monsieur le docteur...

—Vous a-t-elle dit son nom ?...

—Je ne le lui ai point demandé... elle est là, elle attend.

—Faites entrer...

Madeline s'effaça pour livrer passage à mademoiselle Baltus.

La jeune fille portait des vêtements de deuil. Un long voile de crêpe noir cachait son visage, mais il suffit d'un regard à Georges pour s'assurer que la visiteuse ne pouvait être ni madame Delarivière ni Edmée.

Depuis une semaine un grand changement physique s'était produit chez le docteur.

Ses joues amaigrées portaient l'empreinte de ses préoccupations et de ses souffrances.

Le feu sombre de la fièvre brillait dans ses yeux caves.

Edmée aurait eu quelque peine à reconnaître en lui le jeune homme de Saint-Mandé et du bois de Vincennes, le jeune savant à la physionomie grave, au front pensif, mais à la lèvre souriante.

Georges avait quitté son siège.

Il avança un fauteuil qu'il indiqua de la main à la nouvelle venue, tout en s'inclinant devant elle.

Paula leva son voile.

Georges, nous le savons, la connaissait de vue.

—Mademoiselle Baltus... dit-il en s'inclinant de nouveau.

—Oui monsieur... répliqua la jeune fille. Nous nous sommes rencontrés plus d'une fois au chevet des malades...

—Partout où l'on souffre, murmura Georges, vous êtes connue, mademoiselle, et vous êtes bénie...

La jeune fille s'assit.

—A quel motif dois-je attribuer, mademoiselle, l'honneur de votre visite ? reprit le médecin.

—C'est une chose grave qui m'amène chez vous, docteur... répondit Paula.

—Une chose grave ? répéta Georges attentif.

—Oui... surtout par ses conséquences possibles... Je viens vous questionner...

—A quel sujet ?

—Je veux, continua mademoiselle Baltus, vous prier de m'éclairer au sujet d'une étude que j'ai faite, et de ne laisser subsister aucun doute dans mon esprit... Étant à la fois juge et partie, et complètement inexpérimentée d'ailleurs, je ne puis sans imprudence agir d'après mes seules impressions...

—Questionnez-moi donc, mademoiselle... Je vous répondrai de mon mieux...

Paula rapprocha son siège de celui du jeune homme.

—Docteur, demanda-t-elle, avez-vous étudié la folie ?...

Georges fit un mouvement brusque et regarda la visiteuse avec stupeur.

Quoi ! mademoiselle Baltus venait lui parler de la folie au moment précis où lui-même creusait cette question avec une indicible ardeur !...

Comment pouvait-il se faire que leurs préoccupations fussent identiques ?

Il restait muet.

—Mon entrée en matière vous étonne, je le vois... reprit la jeune fille.

—Beaucoup, je l'avoue...

—Eh bien, docteur, c'est sur ce chapitre si étendu de la

science médicale que je veux vous interroger... Répondez moi donc, je vous en prie...

—Eh bien, oui, mademoiselle, répliqua Georges, j'ai étudié et j'étudie encore l'aliénation mentale, et je crois avoir lu tout ce qui s'y rattache, depuis les ouvrages les plus anciens jusqu'aux plus récents... Depuis Hippocrate et Gallien jusqu'à Esquirol et Foville fils... Profondément épouvanté par ce mal qui frappe en notre siècle tant de grandes et belles intelligences, je me forge des armes pour le combattre au jour prochain peut-être, où je le trouverai sur mon passage...

—Vous avez étudié les spécialistes allemands et italiens ?...

—Et français, oui, mademoiselle... Caplaud, Cullen,orget, Pinei, Rush, Burrows, Prichard, Franck, Guisslain, Parrochappe, Leuret, Lelut, Morel, Orfila Vulpien, Calmel, Tardieu et tant d'autres, dont les idées, parfois contradictoires mais toujours profondes, laisseront d'immortelles pages à la science.

—Alors, docteur, reprit Paula, imbu comme vous l'êtes des doctrines de tous ces maîtres, il vous sera facile de porter la lumière au milieu des ténèbres qui m'entourent.

—J'essayerai du moins, mademoiselle...

—On peut guérir ! folie, n'est-ce pas ?

—Certes ! et souvent... Mais il faudrait savoir de quel genre vous voulez parler...

—De la folie causée par la terreur...

—Pour vous répondre, mademoiselle, je vais être forcé d'employer toutes sortes de mots barbares... je m'en excuse d'avance...

—Faites, docteur, je vous comprendrai.

—Eh ! bien, mademoiselle, la folie se classe en plusieurs divisions... Voyons d'abord dans laquelle doit prendre place celle qui nous occupe... D'après Foville fils, dont le système est dans la pratique d'une application relativement facile, la folie par la terreur appartient à la première division, faisant partie de la *lypémanie* partielle, ou essentiellement hallucinatoire.

—Ce pourrait être cela, répliqua mademoiselle Baltus, car la folle de qui je parle a eu, paraît-il, des hallucinations, et croyait assister sans cesse au spectacle terrible qui a déterminé chez elle l'aliénation mentale... Vous admettez, n'est-ce pas, que la folie peut résister de la terreur !

—Oui, dans certaines conditions particulières...

—Lesquelles ?...

—Il faut, selon moi, qu'à l'épouvante se joigne un sentiment personnel, et que je pourrais nommer égoïste. Une femme, par exemple, ne deviendra pas folle en assistant à une bataille si les soldats des deux partis lui sont indifférents, mais elle pourra très bien la raison si son fils ou si son mari combattent dans la mêlée, et s'ils tombent frappés sous ses yeux.

Après un instant de silence Paula reprit :

—Mais supposons qu'au lieu d'une bataille il s'agisse d'une exécution capitale... d'une mort violente sur l'échafaud...

Georges Vernier tressaillit de nouveau et, pour la seconde fois, regarda mademoiselle Baltus d'un air égaré.

Sa stupeur prenait des proportions inouïes.

FIN

POUR PARAITRE DANS LE PROCHAIN NUMERO :

L'ACHAT DE LA MAISON DES FOLLES

(Sixième Série du "Médecin des Folles" par Xavier de Montépin)



# AU BON MARCHÉ

## MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

### GRANDE VENTE A BON MARCHÉ

#### LA BALANCE DE NOS CHAPEAUX EN PAILLE

Chapeaux pour Dames dans les derniers styles, 25 cts. Chapeaux matelots pour enfants réduits à 25 cts. Chapeaux de paille pour hommes réduits à 25 cts. Chapeaux Yokohama, 5 cts. la pièce.

OMBRELLES ET PARASOLS. Parasols dans les derniers goûts, 38 cts. Parasols en dentelles, différentes couleurs, 50 cts. Ombrelles pour enfants, couleur, 25 cts.

VENTE SPECIALE—5000 verges de dentelle noire Chantilly 12 pes. de large à 25 cts. la verge.

Sans préjudice, la maison par excellence pour Gants en kid, Gants en soie, Gants et Manchettes en fil, est AU BON MARCHÉ, à être donnés pour la moitié de leur valeur réelle.

Tous nos soies, satins, grenadines, cachemires, etc., réduction de 25 pour cent pendant la semaine prochaine.

GRANDE VENTE A PRIX REDUITS Tapis Bruxellois, Balmoral Brussel, Tapis Tapestry, Tapis en laine, Mattes, Rugs, Tapis en corde et en cocoa, corniches, rideaux une grande variété.

UNE REDUCTION DE 20 POUR CENT Prelarts anglais, Linoleum, Silentum, dans toutes les largeurs et patrons recherches. Tous nos prelarts américains et canadiens réduits de 20 pour cent. Venez tous visiter le Bon Marche et doubler la valeur de votre argent.

# MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

# 1869, RUE NOTRE-DAME, 1871

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire.

## Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 20 JUILLET

1757 LOTS VALANTS \$60,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX.

Le Secrétaire, S. E. LEFEBVRE, 19 rue St-Jacques, Montréal

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

### BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER, FORTIER & CIE

865, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

## CASTOR-FLUID

On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

## ECURIE BALMORAL

M. ST-JEAN, Propriétaire  
113, rue St-Hubert.

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Ecurie de première ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.

## LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos nombreuses lectrices une publication qui est appelée à leur rendre les plus grands services: nous voulons parler des **MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES** publiées par M. J. LESSARD & Cie, 49 rue St-André, à Montréal. Ce journal, qui paraît tous les samedis, s'occupe de tout ce qui est du domaine de la mode: toilettes et confections pour jeunes filles, costume d'enfants, layettes, ouvrages de fantaisie, travaux à l'aiguille, crochet, broderie, etc. Un département spécial est consacré à la lingerie nouvelle. Des chroniques de mode, des correspondances parisiennes, des causeries sur l'étiquette, des recettes de cuisine et des renseignements de toute nature, complètent heureusement cette publication absolument indispensable dans toutes les familles: elle est à la portée de toutes les bourses, l'abonnement n'étant que de \$3.00 par an. Un numéro séparé se vend 10 cts aux bureaux du journal, 49 rue St-André, près de la rue Ste-Catherine. Les personnes qui désirent avoir la collection complète feront bien de se presser, il ne reste plus que très peu de copies des deux premiers numéros parus.